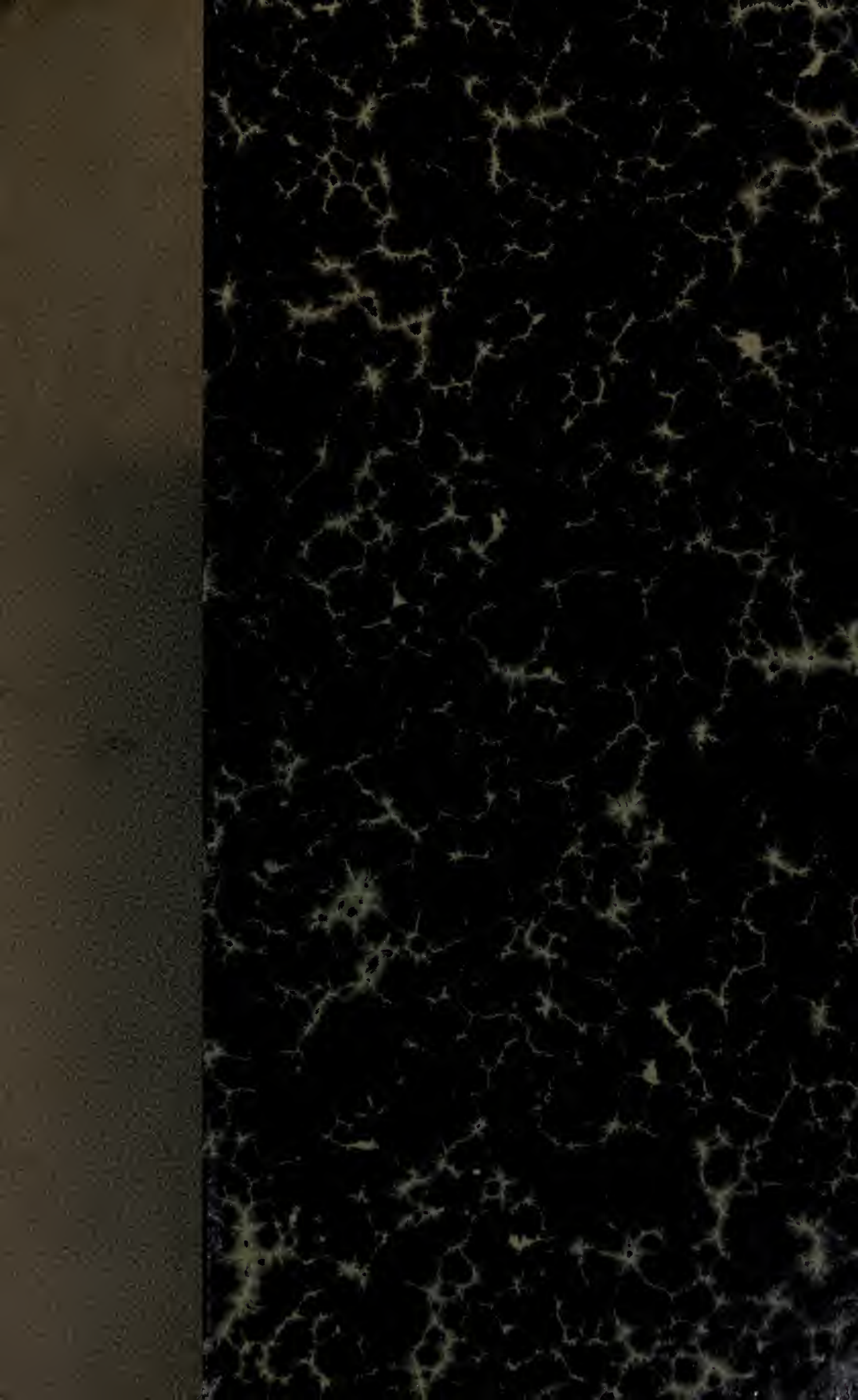
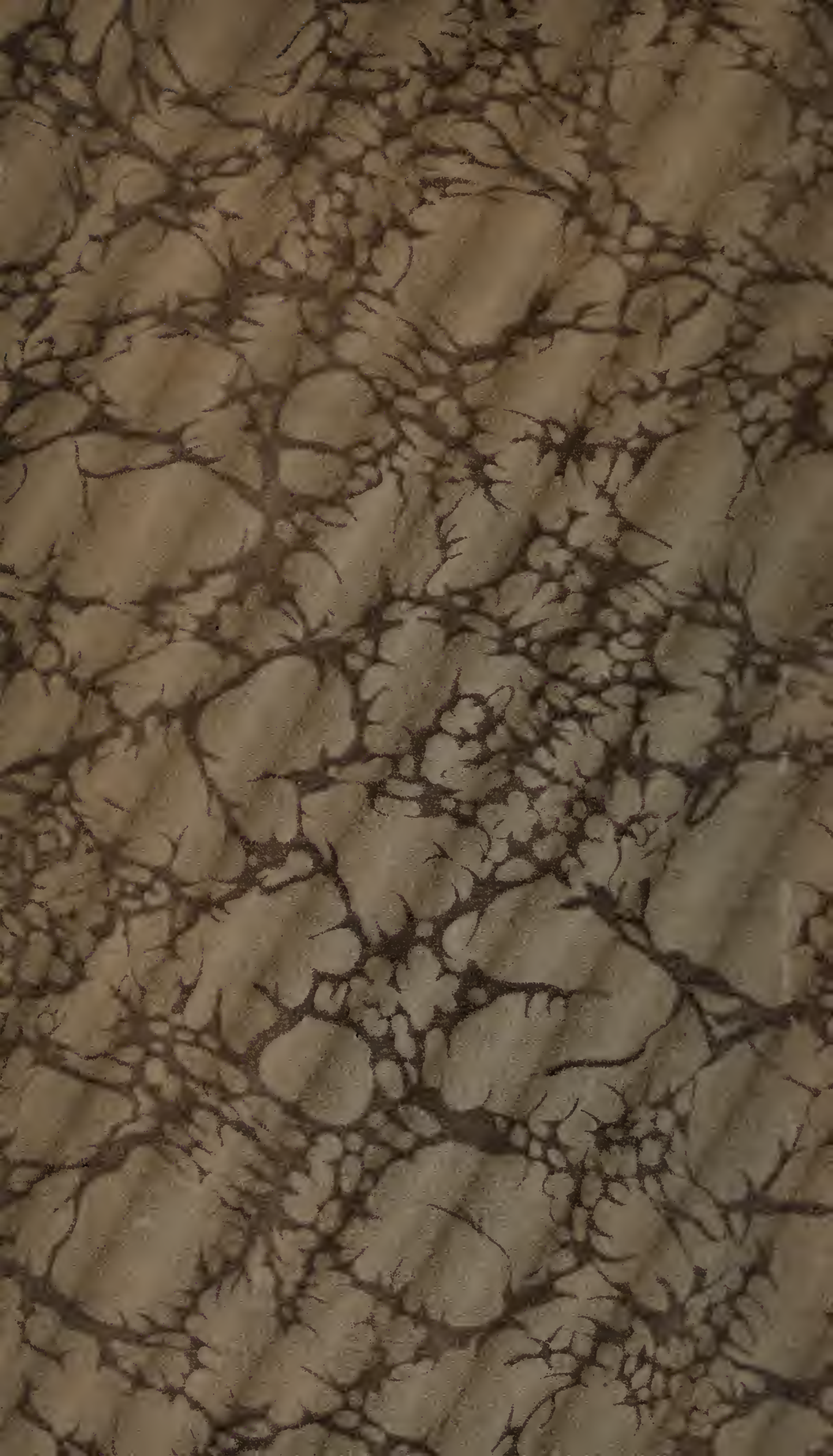






# CONSPIRATION DE BUONAPARTE CONTRE LOUIS XVIII, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

voyez la page 34

de la garde imperiale
un nommé [illegible] a été longtemps dans
une maison de cette ville, ou entroient de
nombreux officiers [illegible] —

# CONSPIRATION
# DE BUONAPARTE
## CONTRE
# LOUIS XVIII,
## ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

---

PARIS, après une résistance plus honorable qu'utile, avait capitulé et ouvert ses portes aux troupes alliées. Tous ces rois faits à la hâte, ces princesses éphémères qui composaient la cour impéaiale, avaient disparu à l'approche du danger, emportant avec eux et leurs trésors et les malédictions du peuple. Celui-ci, incertain sur son sort, tremblait au ressouvenir des victoires que nous avions remportées naguère sur ces mêmes guerriers qu'il voyait maintenant bivaquer dans les promenades et sur les places de la capitale. Il craignait le droit de représailles; et, flottant entre la joie d'être délivré du tyran et la peur d'en recevoir un autre, il attendait, pour juger de la

magnanimité de ses hôtes, qu'on lui eût donné un chef digne de le gouverner. Depuis long-temps tous les vrais Français n'avaient qu'une seule pensée, ne formaient qu'un seul vœu, et ce vœu, quoique toujours comprimé, appelait hautement au trône le véritable héritier de nos rois.

Enfin, la déchéance de Buonaparte est prononcée, et un enthousiasme général fait entendre par-tout le nom de Louis XVIII. Ce nom, répété de bouche en bouche, fait couler de tous les yeux des larmes de joie et d'attendrissement. C'est le cri de terre pour le vaisseau de l'Etat prêt à faire naufrage, c'est un talisman qui nous réconcilie avec nous-mêmes et avec tous les peuples de l'Europe.

Cependant, l'homme qui pendant douze ans avait couvert l'Europe de sang et de cadavres, se trouvait encore à Fontainebleau, entouré des débris de ses armées si long-temps victorieuses, indécis s'il devait les conduire vers Paris pour satisfaire sa vengeance par le sac de la capitale, ou s'il devait réserver leur courage pour ressaisir, dans un moment plus opportun, le sceptre qui allait s'échapper de ses mains : une nuit entière se passe dans cette irrésolution. Sombre et furieux, il vient au

milieu des ténèbres jusqu'à une hauteur (1) à peu de distance de cette ville où l'on venait de briser les statues qu'il s'était fait élever; il en médite la destruction, et son imagination qui se repaît de désastres, le place d'avance à côté de Marius, assis sur les ruines de Carthage.

Un seul obstacle semble avoir arrêté l'exécution d'un projet qui devait nous offrir un si horrible parallèle : c'est la présence des armées alliées, et le peu de troupes qu'il avait à leur opposer. Chacun sait que Buonaparte ne pardonnait pas, quand Buonaparte pouvait punir. Ce n'est donc point à la modération du chef de l'Etat, mais à celle de ses ennemis tant de fois victimes de ses fureurs incendiaires, que l'habitant paisible de cette cité doit l'existence de sa famille et la conservation de ses foyers. Plus cette résolution était désespérée, plus elle convenait à la violence de son caractère, à la férocité de ce génie destructeur, qui jouait à chaque bataille un trône qu'il usurpait, contre un trône qu'il voulait envahir. Heureusement pour Paris, aucune apparence de réussite ne pouvait ici flatter son

(1) De Villejuif.

ambition. Il est donc à croire que le soin de sa propre conservation et les chances d'un succès plus probable, qu'il entrevoyait dans l'avenir, le déterminèrent à retourner à Fontainebleau.

Déjà plusieurs grands de l'Etat s'y étaient rendus, au nom des souverains alliés, pour négocier avec lui, et mettre un terme aux calamités d'une guerre dont il était seul la cause et l'objet. Tant de générosité devait l'étonner; mais Buonaparte, dont la munificence de nos Rois avait nourri la jeunesse, que la France, pour son malheur, avait adopté depuis, n'était plus à cette époque ce petit Corse, à mine chétive, qui dès nos premières tempêtes populaires se présentait indifféremment à tous les partis, offrant son audace à toutes les factions; tantôt comme un aventurier obscur qui dans les troubles publics cherche une ressource contre les besoins de la vie, tantôt comme un forcené audacieux qui, étranger au doux nom de patrie, ne regardait la France que comme un domaine destiné à devenir la proie du premier factieux qui oserait s'en saisir. Depuis dix ans il détrônait les rois, et décimait les peuples de l'Europe. Aucun titre ne suffisait plus à son orgueil, aucun pouvoir ne contentait plus son

ambition, lorsque les chances de la guerre et la magnanimité des souverains alliés le forcèrent d'abdiquer un pouvoir dont il avait si long-temps abusé, et d'accepter une retraite dans l'île d'Elbe.

Un traité qui, après tant d'attentats monstrueux, lui laissait la vie et lui accordait une souveraineté, eût été, par tout autre que lui, regardé comme un acte de clémence. L'opinion publique était tellement d'accord sur ce point, qu'on entendait par-tout des murmures contre cet excès de générosité. Buonaparte seul ose y mettre des conditions. Il stipule pour lui, pour sa famille, pour les braves dont il veut s'entourer dans sa retraite. Tout est accordé, accepté, signé. Cet acte, qu'il dit aujourd'hui forcé, était donc libre alors; mais tout libre, tout avantageux qu'il est, il ne l'accepte que pour le violer. Avant de se séparer de son armée, il appelle autour de lui ses chefs; il veut les embrasser, et avec ce baiser qu'il leur donne et *qui doit*, dit-il, *retentir dans la postérité*, il soufle dans tous les cœurs l'esprit de la révolte et de la trahison.

Il part, et la France respire. Bientôt le lis, cet emblême d'une loyauté et d'une valeur

sans tache, ce signe respecté de la victoire, si cher à tout bon Français, remplace cet aigle altier qui dévorait nos générations. Un gouvernement doux et réparateur s'occupe en silence à cicatriser les plaies que l'anarchie et l'ambition avaient faites au corps social. Une constitution encore imparfaite, mais sage, bienfaisante, et qu'une révision prochaine ne peut manquer d'améliorer, rend le calme à tous les esprits, l'espérance à tous les cœurs. Déjà la mère ne tremble plus qu'on vienne lui arracher son fils encore imberbe, pour le conduire, les mains liées et comme un vil criminel, au champ du carnage. Les arsenaux sont fermés, les ateliers se repeuplent, les travaux paisibles reprennent leurs cours, le commerce se ranime, nos relations, interrompues si long-temps, reprises avec franchise, ouvrent mille nouveaux débouchés à notre industrie. Nous reprenons enfin notre place dans la grande famille de l'Europe, et déjà les bienfaits d'une paix si long-temps désirée et si chèrement achetée, se font sentir jusque dans un autre hémisphère.

C'est au milieu de tant de sujets de joie et de prospérité que la plus vaste conspiration dont l'histoire ait jamais parlé, se trame ou-

vertement sur toute la surface de la France.

C'est cette conspiration, si étonnante par le nombre des complices et la publicité de leurs moyens, que mon intention est de faire connaître au lecteur. Il ne suffit donc pas de lui présenter ses résultats, il est nécessaire d'en rechercher les causes premières, d'indiquer celles plus éloignées, de suivre, à travers un système de mensonges et de perfidies, dont jusqu'ici nous n'avions aucune idée, les ramifications d'un complot qui a changé la face de notre patrie. Ce n'était pas assez, pour y réussir, d'ébranler dans le cœur du soldat français cet antique attachement pour le sang de ses rois, il fallait organiser la trahison, exciter à-la-fois toutes les passions qu'enfantent les désordres de la guerre, les lancer, pour ainsi dire, au milieu de la multitude, pour étendre la corruption, et ne songer à consommer le crime inoui dont nous avons été témoins, qu'après avoir achevé l'entière démoralisation de l'armée.

Des milliers d'officiers de tout grade, de toute arme, que la paix réduisait à l'inaction, peuplaient en ce moment la capitale. Ceux qui avaient été revêtus d'un commandement supérieur, imposaient dans les salons dorés, par eurs titres, leurs décorations, et plus souvent

encore par un nom cher à la victoire, tandis que leurs sous-ordres, moins favorisés de la fortune, donnaient le ton dans les sociétés particulières et dans les lieux de réunion. Les premiers vivaient fastueusement des dotations dont on avaient récompensé leur courage, ou des trésors qu'ils avaient amassés dans les dévastations de l'Europe. Les autres, moins heureux ou plus dissipateurs, déjà à demi ruinés par les revers des campagnes de Moscou et de Dresde, ne respiraient que combats, et voyaient avec effroi se consolider une paix qui, tout en réparant nos désastres, allait mettre un frein à leur cupidité. Tous redemandaient la guerre, les uns pour augmenter leurs richesses, les autres pour en acquérir. Tous regrettaient amèrement l'homme qui, dans le délire de sa puissance absolue, leur donnait, d'un trait de plume, un trône à renverser, une nation à vaincre, un royaume à ravager.

Ce vœu sacrilége, énoncé avec forfanterie, passe insensiblement de la bouche des chefs dans le cœur du soldat. Celui-ci s'indigne à son tour de son oisiveté. Renfermé dans sa caserne, et forcé de vivre de sa paye, il regrette à-la-fois et la liberté des camps et les chances de la fortune que lui présente le gain

d'une bataille ou le sac d'une ville prise d'assaut. On profite de ces dispositions; au lieu de lui prêcher l'obéissance envers le Monarque pacifique que le ciel nous a rendu, on excite au contraire, on encourage son mécontentement. On lui fait accroire que son sort est indifférent au Roi, parce que le sang qu'il a versé n'a pas coulé pour lui, qu'il ne doit s'attendre qu'à des mépris, parce que la paix étant faite, sa valeur est désormais inutile à l'Etat.

En vain le Roi les appelle autour de lui et leur confie sa personne, sa famille et son trône; en vain il s'associe à leur gloire, en citant à chacun d'entr'eux quelque action d'éclat qui a illustré son nom (*a*); en vain il leur distribue et de nouvelles dignités et de nouveaux bienfaits; ils reçoivent ces titres, ces largesses, et lui prodiguent en revanche mille sermens de fidélité, mille protestations de dévouement. Mais à peine sortis de la cour des Tuileries, ils recommencent leurs plaintes : c'est la guerre qu'ils demandent, c'est la guerre qu'il leur faut. La cession de la Belgique les révolte; ils veulent la reconquérir. Accoutumés à exécuter les ordres d'un despote, pour qui rien ne fut sacré, ils accusent

de faiblesse le nouveau Monarque, parce qu'il veut respecter les traités ; de pusillanimité, parce qu'il ne veut pas sacrifier à l'avidité insatiable de quelques chefs de parti le reste de la génération. Ce cri, propagé de proche en proche, devient bientôt général. Il est répété dans les salons des grands, dans les cercles particuliers, dans les repas de corps ; on a soin de le faire circuler plus particulièrement dans les casernes et dans tous les lieux publics où le militaire se mêle parmi le peuple et lui communique la franchise de sa pensée et l'énergie de ses expressions. Nos blessures saignent encore, et l'on veut que nous courrions à de nouveaux combats ; énoncer une opinion contraire, c'est encourir le reproche de lâcheté. Tous ceux qui se sont enrichis dans les administrations ou à la suite de l'armée, tous ceux qui comptent un militaire gradé dans leur famille, sont tenus de manifester le même sentiment. Si l'on ne demande la guerre, on est insensible à la gloire ; si l'on ne veut la guerre, on n'aime point sa patrie.

De là ce dédain outrageant pour toutes les professious paisibles, pour tous les hommes dont le métier n'est pas de manier le sabre, ces dénominations burlesques par lesquelles

on désigne l'artisan honnête, l'employé laborieux ou le négociant instruit qui, sous l'égide de la paix, se livre tranquillement aux soins de son commerce ou de son industrie. De là cette ligne de démarcation tracée entre l'ancienne et la nouvelle noblesse, ce ridicule insolent jeté sur une classe d'hommes respectables, non par les titres qu'ils ont possédés et les biens dont on les a dépouillés, mais par les services qu'ils ont rendus autrefois à l'Etat, et par l'attachement constant qu'ils ont montré pour leur légitime Souverain. Comme s'il n'était pas plus honorable de suivre dans son exil un Monarque entouré des respects de l'Europe, et de vieillir en partageant son infortune, que de s'enrichir à la suite d'un dévastateur chargé de l'exécration des peuples. De là aussi ce dédain affecté pour la décoration du lys, ce symbole de notre ancienne loyauté, ce signe de paix entre la France et les armées nombreuses que l'ambition effrénée d'un despote avait appelées dans le sein de la capitale.

C'est à la même cause qu'il faut attribuer encore ce mépris pour tout ce qui porte le cachet de la morale ou l'empreinte de quelque idée religieuse; cette haine inexplicable contre une classe d'homme saus défense, dont

le ministère est de prêcher un Dieu ennemi du sang, un Dieu de clémence et de miséricorde. Qu'ont en effet de commun les maximes affreuses que professent nos prétendus héros, non-seulement pendant les horreurs de la guerre, mais au milieu de la paix, au sein même de nos foyers, avec ces principes d'une religion qui console et qui pardonne! C'est en reniant cette religion, en blasphémant le Dieu de nos peres, que le conquérant de l'Egypte a préludé à l'abandon inoui où il a laissé peu après son armée en proie à tous les besoins qui pouvaient l'assiéger sur çette plage déserte.

Cette indifférence de nos militaires pour tout principe qui tient essentiellement au bonheur public, s'étend jusqu'au chef de l'Etat. On ne lui sait gré ni de la franchise de son caractère, ni de la finesse de ses réparties, ni de cette sagesse profonde qu'il déploie dans le conseil, et qu'il a mûrie à l'école du malheur. On ne lui sait aucun gré de nous avoir apporté la paix, d'avoir arrêté le bras vengeur des alliés, d'avoir réconcilié la France avec les autres nations de l'Europe. On ne lui tient compte ni de la facilité avec laquelle il se laisse approcher, ni de la douceur qu'il met

dans son accueil. Des Français nés ses sujets, des Français dont les ancêtres se sont distingués pendant plusieurs siècles par leur amour pour leurs souverains, demeurent insensibles à cette bonté affectueuse qui arrache des larmes aux étrangers, à ce sourire de bienveillance, à ce regard paternel qui remble dire à chaque Français : « Approchez, je suis votre père. » On ne lui tient compte en un mot ni du bien qu'il fait ni du bien qu'il veut faire, parce qu'il prie Dieu pour son peuple et ne commence pas la journée en dictant un arrêt de mort.

Si le Roi, malgré la presque universalité des citoyens qui l'appelait au trône, malgré tant de vertus qui le rendaient si digne d'y monter, n'a pas réussi à s'attacher quelques chefs de l'armée, on conçoit aisément que les princes de sa maison ne durent pas être plus heureux. Toute la population de la capitale et des environs s'était portée au-devant de *Monsieur*, lorsqu'il fit son entrée à Paris; tous les cœurs avaient volé à sa rencontre; chacun voulait le voir, et chacun s'écriait en le voyant : « C'est bien lui; voilà bien les traits des Bour-« bons, voilà bien les grâces, le caractère d'un « chevalier français! » Mais ce type de cour-

toisie, cette antique loyauté qui avait fait la réputation de nos aïeux, et qu'il comptait retrouver parmi les guerriers de sa patrie, avaient été effacés par vingt-cinq ans de révolution. L'armée s'était renouvelée, et cette ardeur belliqueuse, qui se bornait autrefois à la défense de l'Etat, était devenue une manie de conquête, une fureur de guerroyer, un besoin de détruire qui ne pouvaient s'accorder avec les principes d'un gouvernement pacifique.

D'un autre côté, les titres et dignités dont étaient revêtus les chefs de l'armée, les fortunes scandaleuses que plusieurs d'entr'eux avaient amassées dans une ou deux campagnes, les trésors immenses qu'ils traînaient fastueusement à la suite de l'armée, étaient autant d'appâts qui avaient éveillé la cupidité de ceux qui marchaient sur leurs traces.

Or, comment s'attendre à de pareilles aubaines sous un Monarque qui abhorrait le sang et respectait la foi des traités? Comment espérer que, dans l'état de détresse où se trouvait la France, on conserverait un corps d'officiers qui, à lui seul eut formé le double de l'armée la plus forte que jamais Turenne ou Catinat avaient présentée à leurs ennemis!

Tout militaire de bonne foi conviendra

qu'un pareil état-major était désormais une exubérance politique qui menaçait d'absorber à lui seul, et au détriment des autres membres de l'État, toute la sève du corps social. Aussi tant que le sort de la Belgique était resté indécis, l'espoir de la reconquérir avait rallié autour du Roi une grande partie des chefs de l'armée. Les journaux n'étaient remplis que de sermens et de protestations de dévouement que lui adressaient les régimens de toute arme. Dès que cet espoir fut évanoui, l'esprit de l'armée ne fut plus le même : l'officier se plaignit d'abord d'être négligé; la nation, suivant lui, était humiliée, sa gloire flétrie. Ces plaintes étaient répétées par tous ceux qui, par état ou par spéculation, étaient habitués à calculer leur fortune sur les désordres de la guerre. Dès ce moment la ligne de séparation fut tracée entre le civil et le militaire; ce dernier s'étonnait qu'on osât préférer le bien-être de l'universalité des citoyens à celui d'une fraction de l'armée; et par cela seul qu'il portait des épaulettes, il se croyait en droit de déclamer hautement contre toutes les mesures du gouvernement.

C'est dans ces circonstances que le Roi nous donna la Charte constitutionnelle.

Il n'entre point dans mon plan de discuter ici cette œuvre de sagesse, ce pacte solennel, le plus beau présent que jamais un Souverain ait fait à son peuple. On peut dire avec vérité qu'à l'exception de quelques chefs de parti qui avaient été tour à tour les apôtres de l'anarchie et du despotisme, la nation entière, revenue de ses longues erreurs, avait reçu cette Charte avec toute la reconnaissance que méritait un tel bienfait; seulement quelques mécontens accoutumés à faire assaut de poumons dans les sociétés populaires, et qui depuis s'étaient laissés bâillonner par l'or de Buonaparte, élevaient la voix et attaquaient avec un acharnement ridicule quelques légères taches qu'on y avait remarquées et que le temps devait nécessairement faire disparaître.

Comme le but de cet ouvrage n'est pas de raconter des évènemens que tout le monde connaît, mais d'indiquer les causes secondaires dont l'enchaînement a amené d'aussi horribles résultats, je passerai sous silence quelques brochures séditieuses dont le mépris public a fait justice, pour dire un mot du Mémoire de M. Carnot, qui parut à cette époque (1).

(1) Il a été réfuté depuis victorieusement par une

Si quelque chose a droit d'étonner à la lecture de cette production, c'est de voir le même homme qui, en 1793, a siégé dans ce fameux comité dont la voix régicide envoyait à la mort des milliers de Français pour fonder la liberté, vendre, en 1813, ses services au tyran le plus absolu qui ait jamais existé; et quand celui-ci fut abattu, reprendre toute l'austérité de ses principes républicains, pour blasphémer les intentions du meilleur des Rois, coopérer au renversement de son trône; et dès que cette œuvre d'iniquité est accomplie, se replacer lui-même sous le joug de l'usurpateur, se concerter avec lui pour égarer, corrompre ou séduire toutes les classes de l'Etat, afin de cimenter par de nouveaux flots de sang, non plus la république dont il avait été l'apôtre, mais le pouvoir du despote dont il est maintenant le ministre.

Quelque soit le mérite de cette brochure, qui se vend aujourd'hui (1) avec une profusion dont il est aisé de deviner le motif, il suffirait sans doute qu'elle fût sortie de la plume d'un militaire gradé, d'un homme qui

---

brochure intitulé : *Le jacobinisme réfuté, ou observations critiques sur le Mémoire de M. Carnot.*

(1) 27 avril.

avait joué un si grand rôle dans nos troubles politiques, pour devenir le point de ralliement du parti opposé à la Cour. C'est d'après les principes énoncés dans cet ouvrage que devait se régler l'opinion de ce corps innombrable d'officiers de tout rang, dont la plupart, tout en obstruant les avenues du trône, ne rêvaient déjà qu'aux moyens de le renverser.

C'est dans ce dessein que les plus considérés d'entr'eux tenaient des conciliabules secrets où l'on convenait des moyens de propager cet esprit parmi les soldats; que d'autres donnaient ces repas de corps où l'on déplorait en commun l'avilissement de la France, repas qui commençaient par des regrets sur le passé, et se terminaient le plus souvent par le vœu hautement exprimé d'un nouvel ordre de choses.

Le Roi ne l'ignorait pas; mais au sein même de son exil, il avait applaudi aux victoires de nos armées; il s'était identifié avec ces braves qui avaient porté si loin la gloire du nom français; et plus jaloux de pardonner que de punir, il méprisait de vaines bravades, en attendant qu'il trouvât l'occasion de récompenser de belles actions.

Il s'en fallait bien, au reste, malgré toutes les menées des chefs, que cet esprit de mal-

veillance qui les animait fût général parmi tous les militaires; chez le soldat et le simple officier ce n'était encore qu'un désir désordonné de voler à de nouvelles conquêtes; nous verrons plus tard à qnels moyens il a fallu recourir, de quels piéges il a fallu l'environner pour tromper sa loyauté et le pousser à la trahison.

Tandis que de vils factieux cherchaient ainsi à ébranler la fidélité du soldat, le Souverain était occupé de ses besoins; tous les fonds disponibles et dont l'emploi n'était pas irrévocablement fixé, devaient être destinés à cet usage, avant même qu'on eût fait face aux premières dépenses qu'exigeait sa maison. Telle avait été, en montant sur le trône de ses pères, la première pensée du Monarque. Bientôt des milliers de braves qui végétaient abandonnés dans les forteresses d'Allemagne, sur les pontons d'Angleterre ou dans les déserts de la Russie, sans que Buonaparte eût même songé à proposer en leur faveur un cartel d'échange, sont rendus à la liberté. C'est pour l'usurpateur qu'ils ont combattu, et c'est le Roi qui fait briser leurs fers; c'est contre le Roi qu'ils ont porté les armes, et c'est à lui qu'ils doivent le bonheur de revoir leur patrie Sa sol-

licitude paternelle vu au-devant de leurs besoins. Dès qu'ils ont mis le pied sur le sol français, des secours de toute espèce leur sont délivrés, ou pour rejoindre leurs drapeaux, ou pour rentrer au sein de leurs familles.

Tous ces corps, quoique composés de débris, formaient, avec les masses de l'intérieur, une armée dont l'entretien surpassait de beaucoup les ressources actuelles du trésor public. La plupart des officiers avaient fait des pertes considérables, et demandaient des indemnités proportionnées; d'autres n'avaient pas reçu de solde depuis plusieurs années; l'arriéré était énorme; le nombre des réclamans presque incalculable. On fut obligé de créer une commission pour examiner et régler les droits de chacun.

Pendant cet examen, tous les fonds du trésor public se distribuaient à fur et mesure qu'ils arrivaient, entre les corps de l'armée dont les besoins se faisoient sentir le plus impérieusement. Il semblait que le trésor de l'Etat ne fût plus que la caisse de l'armée; et, ce qu'on aurait peine à croire, si l'expérience ne l'eût prouvé, c'est que ces mêmes officiers que Buonaparte avaient laissé pendant des années entieres sur des plages ennemies, sans paie, sans

secours, abandonné à leur seul courage, étaient maintenant les premiers à se récrier, avec une sorte d'arrogance, contre la lenteur qu'on mettait à les payer. Ils demandaient hardiment au Roi la récompense des services qu'ils avaient rendus à l'usurpateur.

Malheureusement, jamais souverain n'avait pris les rênes de l'Etat dans une situation plus déplorable. Une dette de seize cents millions, résultat de douze ans de guerre et de destruction, absorbait d'avance toutes les ressources de la France. Un esprit de désordre et de gaspillage se faisait sentir dans toutes les parties de l'administration; les bureaux étaient encombrés d'hommes que la stagnation du commerce et l'incertitude de toutes les autres professions avaient forcés d'y chercher un refuge. Tous ces généraux, que la science du sabre avait élevés aux premières dignités de l'Empire, étaient devenus les protecteurs d'une foule de parens et d'alliés nés dans l'indigence, et qu'il était de leur honneur de retirer de l'état d'abjection où les avait placés le hasard de la naissance. C'étaient ces parens, ces alliés qui peuplaient tous les ministères; aucun mérite, aucune considération ne pouvaient l'emporter sur le crédit d'un général qui,

couvert d'or, chamarré de croix et traîné dans un équipage élégant, s'était déclaré votre compétiteur. Un emploi considérable venait-il à vaquer? un aide-de-camp de service au château le demandait à l'empereur. Cet emploi était-il à la nomination du ministre? tandis que vous vous morfondiez dans son antichambre, en attendant un moment d'audience, un colonel à moustaches rebroussées fendait la presse, abordait le patron, et, tout en jouant avec la dragone de son sabre, emportait de haute lutte la place que vous sollicitiez comme une récompense de vos longs services.

On sent aisément que des chefs d'administration qui étaient redevables de leurs emplois aux généraux de Buonaparte, ne devaient pas voir de bon œil qu'on montrât dans leurs bureaux de l'attachement pour le Roi. Aussi les réformes qui eurent lieu dans les différens ministères furent-elles faites sans consulter aucunement l'ancienneté des services, premier titre et seul encouragement d'un employé. Tout, à cet égard, avait été abondonné à l'arbitraire le plus révoltant. Delà les plaintes, le désespoir, les suicides de ce grand nombre de pères de famille qui s'étaient réjouis du retour des Bourbons, et qu'on n'avait réformés

sans autre motif que pour gratifier de eurs dépouilles les protégés de tel ou tel général qui soupirait après Napoléon.

J'ai dû citer ce fait, parce qu'il fait connaître la perfidie avec laquelle on exécutait les mesures les plus salutaires. Il se rattache d'ailleurs à cette foule de causes éloignées dont l'influence ne se fait sentir qu'en masse, et qui, comme des fils imperceptibles, tendaient toutes à l'accomplissement de l'œuvre d'iniquité qu'on préparait dans l'île d'Elbe.

Un autre germe de mécontentement devait se manifester sous peu de jours parmi la troupe. Le Roi s'était enfin déterminé à former sa maison militaire, non pour la sûreté de sa personne (il n'en avait pas besoin), mais pour entourer le trône de cet appareil de majesté qui convient au chef d'un grand Empire. Dès que cette résolution est connue, une foule de jeunes gens de famille qui, à force d'or, avaient échappé aux réquisitions de l'usurpateur, sollicitent avec instance l'honneur de se ranger sous la bannière des lis. En peu de temps les registres sont fermés, et à peine un tiers de ceux qui se sont présentés, a pu y être admis. Rien de plus naturel que cet empressement, rien de plus simple que de donner

une garde au chef de l'Etat. Cependant, à peine est-elle formée, que des murmures éclatent à ce sujet dans la garde impériale. Elle regarde comme une insulte faite à sa valeur, la préférence qu'on donne à des jeunes gens qui ne connaissent pas encore le maniement des armes. Elle réclame l'honneur d'entourer le Monarque, elle dont toutes les intentions sont équivoques, dont tous les discours respirent la plus inconcevable malveillance. En vain le Roi, pour écarter toute jalousie, choisit dans ce corps les chefs qu'il veut placer à la tête de sa garde, les murmures n'en continuent pas moins. Le persifflage, les dédains, les provocations, toui est mis en usage pour corrompre ces jeunes gens, pour ébranler leur fidélité. Tantôt on se récrie sur la richesse de leur uniforme, quoiqu'ils se fussent habillés et épuipés à leurs frais, tantôt on leur dispute le droit de se faire porter les armes, sous prétexte que l'épaulette qui les décore, n'ayant pas été gagnée au champ d'honneur, ne peut leur donner le rang d'officier. Mille propos de cette nature circulent dans les casernes, et notamment parmi les vétérans de la garde impériale. Une animosité factieuse perce à travers leurs propos, se fait apercevoir dans

toutes leurs actions. Elle est dirigée plus particulièrement contre cette classe d'hommes qu'on a pensé avilir par le nom d'émigrés, comme si le plus beau titre d'un Français n'était pas d'avoir versé son sang pour la défense de son Roi. On envie, on convoite les places qu'ils occupent dans sa garde, comme s'ils avaient cessé d'être Français, parce que des factieux ont dévoré leurs biens et proscrit leurs têtes. On leur reproche jusqu'à leur âge, parce qu'ils ont vieilli honorablement en partageant l'exil de leur maître. On ne se souvient plus des faits d'armes étonnans qui ont illustré leur troupe héroïque, lorsque, sous les ordres d'un fils du grand Condé, elle enfonçait, au cri de *vive le Roi!* des masses trois fois supérieures en nombre, ni de l'accueil généreux qu'ils faisaient à leurs prisonniers, tandis qu'une mort prompte les attendait dans le parti opposé. On ne veut plus entendre parler de ces familles augustes dont les noms rappellent les beaux siècles de la France; on ne veut plus de cette noblesse, fondée à-la-fois sur de belles actions et une vie irréprochable, de cette noblesse d'ame, de cette élévation de sentimens par laquelle les Montmorency, les Vendôme, les Duguesclin, les Bayard et tant

d'autres héros ont immortalisé la valeur française, et fait de notre nation le premier peuple de l'univers (1). On ne reconnaît plus de titres de cette espèce, à moins qu'ils n'aient été écrits avec des larmes et scellés avec du sang, qu'ils n'aient été trouvés dans les cendres des monastères, sous les décombres des villes embrasées, qu'ils ne portent l'empreinte de cet aigle dévastateur qui, semblable aux oiseaux de proie, se repaît de carnage et se nourrit de cadavres.

Parmi ces émigrés (je me plais à les appeler de ce nom, parce qu'il sera désormais pour eux un titre d'honneur), parmi ces émigrés, vieillis à la suite du Monarque, quelques-uns, malgré leur âge, avaient repris du service auprès de sa personne, pour donner à la jeunesse qui environnait le trône, l'exemple de la fidélité et du dévouement. D'autres avaient été réintégrés dans les places qu'ils occupaient autrefois. Cette mesure, que commandaient à-

(1) Après ces noms si doux à l'oreille d'un Français, nos enfans citeront un jour avec reconnaissance ceux de Clarcke, Marmont, Victor, Maison, Gouvion-Saint-Cyr, Magdonald, Dessole, Oudinot, etc., qui, fidèles à leur serment, ont abandonné l'usurpateur, pour suivre le bon Louis XVIII, et le ramener au milieu de son peuple.

la-fois et la justice et la gratitude, n'en devint pas moins un nouveau sujet de mécontentement. La garde impériale jeta les hauts cris. On eût dit que c'était à ses dépens que le Roi récompensait cette foule de vieux serviteurs qui avaient été les compagnons de son exil, et qui venaient partager avec tous les Français les bienfaits de son retour.

Cependant les murmures des prétoriens, répandus d'abord avec une sorte de ménagement, prenaient insensiblement un caractère plus sérieux. Le ton d'aigreur qui régnait dans leurs discours, l'animosité qu'ils mettaient dans leurs plaintes, l'arrogance insultante avec laquelle ils énonçaient publiquement leur opinion sur la situation politique de la France, prouvaient, au moins clairvoyant, qu'il existait un parti nombreux et puissant, dont le but était de renverser le trône. Ce dessein était même avoué par un grand nombre d'entr'eux, et les choses en étaient venues au point qu'ils déterminaient, avec toute l'audace du crime, l'époque non éloignée où il devait recevoir son existence.

Tel était le langage des militaires. Celui qu'on tenait dans les bureaux des administrations publiques était plus modéré, sans être

plus rassurant. Par-tout un despotisme militaire comprimait sourdement la pensée, partout le regard farouche de quelque satellite décoré faisait expirer entre les lèvres du citoyen paisible le vœu qu'il formait pour le salut de son Roi. C'est à cette époque qu'il faut rapporter une mesure d'économie devenue indispensable, mais dont l'exécution mit le comble au ressentiment des factieux.

J'ai parlé plus haut de l'état épouvantable où l'usurpateur avait laissé nos finances. La paix qui nous était rendue par le retour des Bourbons, avait nécessité une réduction dans l'armée, dont les dépenses étaient hors de toute proportion avec les ressources de l'État. Cette réduction ne pouvait s'opérer sans froisser des intérêts, sans exciter des jalousies. Les officiers de tout grade qui sont atteints par cette mesure, crient aussitôt à l'ingratitude, à l'oubli de leurs services. Accoutumés depuis douze ans à jouir exclusivement de tous les honneurs, de toutes les prérogatives, ils se croient humiliés, insultés, parce qu'on les contraint de rentrer dans la classe des citoyens paisibles. De ce moment le gant est jeté par les factieux, ils ne dissimulent plus ni leurs projets sinistres ni leurs espérances sacriléges.

Une guerre d'opinion éclate entre les amis des lois et les fauteurs du despotisme, entre les sujets de Louis XVIII et les chefs de ces hordes dévastatrices qui ont promené leurs fureurs vagabondes à travers les deux tiers de l'Europe, à la suite d'un nouvel Attila.

Celui-ci, relégué par un traité solennel dans une île de la Méditerranée, observe du haut des rochers qui environnent sa demeure, tous les mouvemens des factieux qu'il a laissés au milieu de nous. Semblable au génie du mal, il se réjouit de leur nombre, applaudit à leurs efforts, encourage leur audace, et sous les dehors d'une tranquillité apparente, médite de nouveaux plans de destruction. Les trésors dont il a dépouillé les peuples, ceux qu'il a enlevés des caisses publiques avant son départ, lui donnent les moyens de tout entreprendre et le courage de tout oser. Indigne de n'être plus compté pour rien par toutes ces nations dont il a été la terreur, il veut paraître une seconde et dernière fois sur la scène du monde. Pour préparer l'exécution de cette grande entreprise, chaque jour une barque aborde nos côtes et vomit sur le rivage quelques émissaires chargés de ses ordres. Les autorités en sont informées; mais on leur répond que ce sont

des Français qui retournent dans leur patrie, et le complot ne continue qu'avec plus d'activité. Bientôt l'homme de l'île d'Elbe semble de nouveau dominer sur l'Europe. Des personnages de la plus haute importance vont le visiter en secret, reçoivent ses ordres, et repartent pour se mettre à la tête de leurs partis respectifs. D'autres, entretenus à grands frais tant à Vienne qu'à la cour des Tuileries, épient les opérations des différens cabinets, lui communiquent les plus secrètes pensées des Souverains.

En même temps, un grand nombre d'affidés, tant militaires que civils, parcourent les départemens du midi, ceux-ci pour effrayer le peuple en calomniant les intentions du Roi, ceux-là pour séduire l'armée par l'appât des honneurs et des richesses qu'ils lui promettent au nom de l'usurpateur. Des comités s'établissent à cet effet dans tous les quartiers de la capitale; plusieurs sont présidés par des femmes qui, après avoir perdu toute pudeur à la cour du tyran, emploient ce qui leur reste de charmes à grossir le nombre de ses satellites (1).

(1) On évalue à plusieurs millions le produit des diamans que mesdames St.-L...., R...., H...., D... et B.. ont vendus pour assurer le succès de cette conspiration.

C'est dans ces boudoirs dorés où la débauche des sens s'allie avec la corruption de l'ame, que l'on organise le parjure et l'insubordination. C'est là que nos grands fonctionnaires, après avoir prêté serment de fidélité au meilleur, au plus confiant des Rois, viennent se concerter entr'eux sur les moyens de le trahir plus sûrement. C'est là que les officiers supérieurs viennent prendre le ton et l'esprit qu'ils doivent communiquer aux troupes (*b*). C'est dans ces conciliabules nocturnes que se fabriquent les adresses et proclamations sans nombre que l'homme de l'île d'Elbe doit faire imprimer et répandre avec profusion en mettant le pied sur le sol de notre patrie. C'est de ces comités que sont expédiés des milliers de messagers chargés de parcourir la France dans toutes les directions, pour alarmer le cultivateur, en lui annonçant le rétablissement prochain de la dîme; l'acquéreur de biens nationaux, en lui inspirant là crainte d'être évincé de ses possessions; le peuple, en le menaçant du retour de tous les droits féodaux. Pour donner plus de poids à ces assertions, des émissaires gagés se rencontrent par hasard dans les bourgs ou villages, s'informent des propriétés qui sont à vendre, et rejettent avec dédain celles qui sont

nationales, ou s'ils ont l'air de s'en accommoder, c'est pour en offrir la moitié de leur valeur. D'autres se disent chargés par M. le curé d'acheter une grange pour y déposer le produit de la dîme qu'il doit recueillir à la moisson prochaine. L'absurdité de ces bruits est en raison de la crédulité des hommes qu'on veut tromper. Il en est, dans la Franche-Comté et dans la Lorraine, à qui l'on a fait accroire que le temps n'était pas loin où ils seraient forcés de rebâtir, par corvées, les châteaux délabrés qui couronnent le sommet de leurs montagnes. On persuadait à d'autres que la dîme du canton ne suffisait pas à l'entretien de leur pasteur, le tarif des cérémonies religieuses, telles que mariage, baptême, enterrement, etc., serait porté au double pour suppléer à la modicité de son revenu. Dans les parties de l'Alsace habitées par des protestans ou des luthériens, on faisait courir le bruit qu'on méditait une Saint-Barthélemy contre ceux qui avaient acheté des biens d'émigrés, etc. etc. etc.

Tandis qu'on trompait par de pareilles inepties la bonne foi du peuple des campagnes, les suggestions les plus perfides, les promesses les plus insidieuses étaient employées dans les

garnisons, pour corrompre l'esprit du soldat. Cette manœuvre était pratiquée principalement envers les régimens qui se trouvaient sur la route de Grenoble à Lyon; déjà plusieurs étaient gagnés; ceux qui hésitaient étaient remplacés par des corps qu'on faisait venir de Paris, et qu'on était convenu d'appeler *purs*, parce qu'on pouvait s'abandonner sans crainte à leur immoralité. Mais ce n'était pas assez d'inoculer ce germe de corruption à quelques corps isolés, il fallait, pour ne rien donner au hasard, étendre la corruption sur la masse de l'armée, et c'est de quoi l'on s'occupait. En attendant que cette mesure fût exécutée généralement, la correspondance entre l'île d'Elbe et les comités de Paris allait son train (1); ceux-ci étaient chargés du service de l'inté-

(1) Comment, dira-t-on, une correspondance aussi active, aussi étendue, pouvait-elle avoir lieu à l'insu du directeur général des Postes, homme entièrement dévoué au Roi? J'ai fait moi-même cette question dans le temps, et l'on m'a répondu que, là comme ailleurs, on avait fait peser la réforme sur quelques pères de famille qui remplissaient avec probité des places subalternes, mais qu'on avait eu soin de conserver les employés supérieurs qui, par leur influence personnelle ou l'importance de leurs fonctions, devaient être initiés dans ce grand secret.

rieur, c'est-à-dire de gagner les corps qui traverseraient la capitale ou y feraient quelque séjour, de s'aboucher avec leurs chefs, de s'assurer de leur opinion, et de leur tracer la conduite qu'ils auraient à tenir au moment où ce grand projet recevrait un commencement d'exécution. Le service des provinces n'était pas monté avec moins d'exactitude : trois hommes connus par leur attachement à Buonaparte, et entretenus aux frais des comités, avaient été envoyés à chaque régiment, avec ordre de le mettre à la hauteur des principes. Ceux-ci étaient chargés de pérorer dans les lieux où se réunissent les militaires, de s'introduire, s'il était possible, dans les casernes, d'appuyer, au besoin, leur éloquence de quelques largesses. En même temps des sommes considérables sont distribuées aux officiers mis à la retraite, des brevets d'avancement expédiés aux chefs, des titres, des dotations promis à tous les agens; des millions, fruits des déprédations de l'Europe, sont employés à cet horrible usage. La vertu est sur le trône, et pourtant le crime domine. Nous vivons sous le meilleur des Rois, et l'on embauche pour le plus odieux des tyrans. De tous les guerriers du globe, le Français est réputé le plus brave,

le plus loyal, le plus généreux, et par un délire dont on cherche vainement un exemple dans l'histoire, il foule aux pieds tout ce qui est sacré, sermens, honneur, patrie, pour se précipiter dans un gouffre de honte et d'infamie.

Pendant que le parjure et la trahison s'organisaient au milieu de nous pour replacer la couronne sur la tête d'un aventurier relégué dans l'île d'Elbe, Joachim Murat (c), son beau-frère, autre aventurier aussi ambitieux, mais beaucoup moins célèbre, voyait chanceler sous ses pieds le trône de Naples où l'avait élevé ce même proscrit, lorsqu'il était encore le dominateur de l'Europe. Depuis la retraite de Moscou, des considérations politiques avaient altéré leur intimité; l'intérêt commun la rétablit. Menacés des mêmes revers, ils avaient besoin l'un de l'autre, Buonaparte pour ressaisir le sceptre, Murat pour conserver le sien. Celui-ci, inquiet sur les dispositions de la cour d'Autriche, qu'il avait abusée long-temps par sa conduite astucieuse, attendait maintenant avec anxiété la décision du congrès. De tous ces rois éphémères que le despotisme de Buonaparte avait fait éclore, Murat était le seul qui régnât encore; mais déjà Louis XVIII et

Ferdinand VII avaient revendiqué avec force les droits des Bourbons. Le trône de Naples ne pouvait plus être occupé par un soldat parvenu, sans renverser la politique des souverains qui avaient consacré en principe l'hérédité des trônes, et par conséquent le détrônement des usurpateurs.

On conçoit aisément la joie avec laquelle Murat, placé dans des circonstances assez difficiles, dut embrasser un projet qui seul pouvait affermir sa puissance, en reportant sur le trône français son ancien maître et compagnon d'armes. Aussi dès ce moment la correspondance la plus active s'établit entre la cour de Naples et l'île d'Elbe; celle-ci est le point central vers lequel aboutissent tous les fils de la conspiration. C'est là que respire l'homme qui doit de nouveau incendier l'Europe: déjà tous les chefs de parti ont reçu l'ordre de se tenir prêts; déjà les factieux répandus dans nos places fortes et au milieu de la capitale, portent, en signe de ralliement, cette fleur simple et modeste qui annonce le retour du printemps, et qui devait être cette fois le signe précurseur de tous les maux que traîne à sa suite la guerre civile et étrangère. De son côté, Murat tout en négociant avec la cour de

Vienne, qu'il avait servie d'abord, met son armée au grand complet, s'avance vers les états du Pape, qu'il force de quitter sa capitale, et s'empare du territoire des légations, dans le double dessein et de prévenir les vues hostiles de l'Autriche, et de soulever, dans sa marche, les divers peuples de l'Italie, en faisant retentir au milieu d'eux ce refrein éternel des factieux, le cri de *l'indépendance.* Enfant de la révolution française, il espère qu'à ce cri séditieux tous les insurgés de la Lombardie et du Piémont viendront en foule se ranger sous ses drapeaux, qu'ils lui ouvriront les portes de Milan, de Gênes, de Turin, qu'ils accompagneront sa marche jusqu'aux confins de la Savoie, pour mettre au besoin son armée en contact avec celle des factieux de l'intérieur, qui, de leur côté, n'attendaient plus que l'apparition de leur chef pour commencer le bouleversement de la France.

C'est à cette époque que reparut sur nos côtes cet homme qui avait causé tous nos malheurs, et dont la présence devait y mettre le comble, en appelant une seconde fois les armées de l'Europe au sein de notre belle patrie. A peine son pied a touché le sol français, que toutes nos espérances de bonheur s'évanouis-

sent. Une sombre inquiétude se fait apercevoir sur tous les fronts, et un avenir sinistre, semblable à un crêpe funèbre, enveloppe toute la France. Il se dit appelé par nos vœux, et tous les cœurs honnêtes frémissent à son approche; il nous ramène la paix et le bonheur, et chaque pas qu'il fait vers la capitale, est regardé comme une calamité publique; il vient redresser des torts, et toutes ses actions sont marquées au coin de l'astuce et de la mauvaise foi; il prétend nous délivrer du règne de la féodalité, et tous les peuples de l'Europe se révoltent au seul souvenir du joug de plomb qu'il a fait peser sur eux; il parle d'idées libérales, et organise la terreur; il fait vanter son équité, et médite une usurpation; il veut nous rendre à la gloire, et c'est la servitude qu'il nous prépare et la mort qu'il nous apporte. Cependant le mensonge et la perfidie applanissent sa route. La trahison le précède, la révolte l'accompagne, et à sa suite marchent tous les fléaux d'une guerre civile et étrangère. C'est avec ce cortège qu'il débarque au golfe Juan.

Voilà l'homme qu'une fraction de l'armée veut nous donner pour maître, l'homme qui doit succéder au fils, au descendant du grand

Henri, à ce bon Louis XVIII, dont l'Europe entière admire la sagesse, et dont la calomnie (même sous le règne de Buonaparte) a été forcée de respecter les vertus : voilà l'homme qu'une poignée de factieux veut replacer sur le trône des Bourbons, sur le siége de Saint-Louis !!! Eh! de quel droit la force armée, essentiellement obéissante et uniquement instituée pour la défense de l'Etat, prétend-elle lui donner un maître? Sommes-nous en Turquie, pour recevoir un souverain de la main de nos jannissaires ? où cette garde impériale, si long-temps formidable à nos ennemis, croit-elle, à l'exemple de la garde prétorienne des empereurs romains, avoir acquis le droit de mettre l'Empire à l'encan, et de le vendre à celui de ses chefs qui aura su le mieux caresser ses passions et flatter ses intérêts? Une nation qui supporterait sans résistance une pareille violation de ses droits, mériterait d'être effacée pour jamais de la liste des peuples civilisés.

Mais par quelle fatalité inconcevable, un Roi qu'environnaient la confiance et l'amour de son peuple, s'est-il vu forcé de quitter sa capitale, pour faire place à un homme dont le nom ne rappelle que des calamités et des crimes? Comment la France, de l'état de paix

et de prospérité que lui avait rendu un gouvernement paternel, a-t-elle été, en moins de trois semaines, replongée dans l'abîme de maux qu'elle croyait fermé pour jamais? Comment enfin, cet homme qui rassemble en lui seul tout ce qui a fait abhorrer les tyrans les plus odieux, a-t-il trouvé toutes les villes ouvertes, tous les chemins aplanis pour arriver, sans obstacle, jusqu'à la résidence de nos rois? Sa marche, disent ses partisans, ressemblait à un triomphe. Misérables! c'était en effet un triomphe, mais celui de la perfidie contre la bonne foi, de l'équité contre la justice, du crime contre la vertu. C'est ce triomphe impie qu'il faut punir. O vous tous à qui le ciel a confié le bonheur des nations, Monarques de la terre, si l'usurpateur insolent qui, contre la foi des traités, vient pour la seconde fois s'asseoir sur le trône des lis, ne reçoit un châtiment exemplaire, c'en est fait pour jamais et de la légitimité de vos trônes et du repos de vos peuples.

C'est ici le cas de faire connaître par quelle progression de causes irrésistibles la trahison a pu dans cette circonstance paralyser la force publique et enchaîner la volonté nationale (1).

(1) La relation des évènemens qu'on va lire, a été

« Ce fut le 5 mars seulement que le Roi apprit, par une dépêche télégraphique, le débarquement de Buonaparte à la tête de onze cents hommes sur le territoire français. Cette entreprise pouvait être considérée sous deux points de vue différens : c'était le résultat d'un complot secondé par de vastes intelligences formées dans l'intérieur de la France, ou l'acte d'un insensé à qui son ambition et la violence de son caractère n'avaient pas permis de supporter plus long-temps un repos qui ne lui laissait que l'agitation des remords. Dans cette double supposition, il était nécessaire de prendre les mesures que suggérait la prudence et qu'aurait prescrites le plus imminent péril. Des ordres furent expédiés en toute hâte pour que les troupes se rassemblassent à Lyon. On avait reçu du commandant de Grenoble des avis satisfaisans, et la conduite de la garnison d'Antibes devait faire espérer que Buonaparte avait été trompé dans l'espoir d'attirer à son parti les troupes du Roi. Dans le cas cependant où il eût formé quelques intelli-

tirée du Journal universel, publié à Gand, sous l'autorité du Roi. Cette pièce étant authentique et peu connue en France, je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de la donner telle qu'elle parut.

gences, un corps placé à Lyon devait l'arrêter. *Monsieur* partit le 6 au matin pour prendre le commandement de ce corps, et il fut suivi le lendemain par M. le duc d'Orléans.

« En même temps tous les maréchaux et généraux employés dans les départemens eurent ordre de se rendre dans leurs commandemens respectifs. Le maréchal Ney, qui commandait à Besançon et pouvait y seconder les opérations de *Monsieur*, vint prendre congé du Roi. En baisant la main de Sa Majesté, il lui dit avec le ton du dévouement et un élan qui semblait partir de la franchise d'un soldat : Que s'il atteignait l'ennemi du Roi et de la France, *il le ramènerait dans une cage de fer*. L'évènement a prouvé quelle basse dissimulation lui inspirait alors le projet d'une perfidie que tous les militaires de l'Europe n'apprendront qu'avec horreur (*d*).

« *Monsieur* fut reçu à Lyon avec enthousiasme. Tout y fut préparé pour la plus vigoureuse résistance; mais malheureusement il ne s'y trouvait aucunes munitions de guerre.

« Bientôt on sut que la garnison de Grenoble avait ouvert à l'ennemi les portes de cette ville, et qu'un régiment venu de Chambéry, sous les ordres de M. de la Bédoyère, s'était uni

aux rebelles (*e*). Il n'était encore arrivé à Lyon qu'un petit nombre de troupes ; mais *Monsieur,* que le maréchal Macdonald s'était empressé de rejoindre, ne s'en décida pas moins à tenir derrière des barricades élevées à la hâte. Cependant à l'apparition des premiers dragons qui précédaient Buonaparte, une défection générale se mit dans les troupes de *Monsieur ;* toutes les remontrances du duc de Tarente furent vaines, et alors comme depuis, les forces assemblées pour résister au torrent ne firent que le grossir et en alimenter la violence (*f*).

« On apprit le 10, par une dépêche télégraphique, et par conséquent sans aucun détail, que Buonaparte était entré à Lyon ce même jour. Le duc d'Orléans revint à Paris le 12 ; *Monsieur* y arriva le lendemain. Les nouvelles qui suivirent, firent craindre une suite rapide de désastres.

« Cependant l'opinion, agitée par tant de craintes et de défiances, cherchait ailleurs que dans l'ascendant d'un seul homme la cause de son déplorable succès. On ne voulait pas croire que la séduction de sa présence eût produit un tel effet sur les troupes. Le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre,

avait été le dernier à soutenir en France, les armes à la main, la cause déjà perdue de Napoléon. On prétendait voir dans cette ancienne marque de dévouement l'indice d'une trahison. Cette trahison ne fut point du tout prouvée, et on doit peut-être la mettre au nombre de ces calomnies populaires qui se répandent au moment des grands périls; mais la voix publique éclata contre le maréchal, et lui-même vint remettre entre les mains du Roi sa démission et son épée. Sa Majesté, avec la confiance qui ne l'a jamais abandonnée au milieu des plus lâches perfidies, fit appeler le duc de Feltre, que l'estime générale indiquait à son choix, et lui rendit le porte-feuille de la guerre qu'il avait eu sous Buonaparte, jusqu'à l'époque de la restauration. Cette confiance du Roi a été pleinement justifiée par la fidélité du duc de Feltre.

« On ne pouvait plus songer qu'à faire rétrograder les troupes. En s'avançant vers l'ennemi, elles lui fournissaient presque par-tout des auxiliaires. On se décida à former un corps d'armée devant Paris, et à réunir le plus grand nombre possible de gardes nationales et de volontaires. Dès le 11, M. le duc de Berry avait été nommé général de cette ar-

mée. Le maréchal Macdonald fut chargé de la commander sous ce prince.

« Cependant les dispositions à prendre pour l'organisation des volontaires et des colonnes mobiles demandaient quelques jours; chaque instant enfantait un nouveau danger. Buonaparte marchait avec rapidité : plusieurs régimens qui s'étaient trouvés sur sa route l'avaient rejoint, quelques-uns même s'étaient emparés en son nom de plusieurs villes de Bourgogne; l'un d'eux le devança dans Auxerre.

« On conservait un faible espoir de maintenir dans le devoir les troupes de la première division militaire et celles qui formaient la garnison de Paris. Un péril imminent auquel on venait d'échapper par la fidélité du commandant de la Fère, et l'arrestation des traîtres d'Erlon et Lallemand, semblait rassurer pour les départemens du nord. Le duc de Reggio, abandonné de la vieille garde, était parvenu à contenir les autres troupes qui étaient sous ses ordres. On voulut former, sous le commandement du duc de Trévise, une armée de réserve à Péronne, où les troupes réunies seraient moins exposées à la séduction. M. le duc d'Orléans partit pour s'y rendre.

« Ce fut alors que le Roi vint au milieu des Représentans de la nation, dont il avait voulu s'entourer à la première approche du danger. Son discours aux deux chambres fit une grande impression dans la capitale, dont les habitans n'ont témoigné qu'un sentiment, celui d'un entier dévouement au Roi et à la patrie; mais la garde nationale, composée en grande partie de pères de famille, ne pouvait fournir un nombre de volontaires suffisant pour donner quelque espoir de résistance (1). Le général Dessole conseilla de mêler les citoyens aux soldats pour retenir ceux-ci dans le devoir, et d'y joindre les corps de cavalerie de la maison militaire du Roi.

« Le 17, on reçut une nouvelle désastreuse. Le maréchal Ney, que l'on avait envoyé à la poursuite des rebelles, s'était joint à eux; son infâme proclamation appelait les troupes à partager son déshonneur. La ville de Sens, où l'on avait cru retarder la marche de Buonaparte, se déclarait hors d'état de résister; l'en-

(1) Buonaparte, en pareille circonstance, aurait sacrifié toute la population de Paris à la sûreté de sa seule personne. Ce qui se passe aujourd'hui (27 mai) en est une preuve. Telle est la différence d'un gouvernement paternel à celui d'un despote.

nemi marchait sur Fontainebleau, et les troupes de Paris restaient muettes ou ne laissaient apercevoir que le désir d'abandonner leurs drapeaux (*g*).

« A peine eurent-elles été mises en mouvement, que ces mauvaises dispositions dégénérèrent en sédition ouverte. Dans la matinée du 19, l'on sut qu'il n'y avait pas en avant de de Paris un seul régiment sur lequel on pût compter. Ainsi rien ne pouvait plus arrêter la marche de Buonaparte; et le seul parti qui restât au Roi, était de se retirer avec sa maison militaire. Sa Majesté, qui avait envoyé M. le duc de Bourbon dans les départemens de l'ouest, et qui avait adressé à M. le duc d'Angoulême les pouvoirs nécessaires pour diriger les armemens des provinces méridionales, pensa qu'elle devait se porter de préférence vers les départemens du nord, les places fortes de ces frontières pouvant servir de point de ralliement aux sujets fidèles. Le Roi partit le 19 à minuit, et fut suivi une heure après par sa maison militaire, sous les ordres de *Monsieur* et de M. le duc de Berry.

« Arrivé à Abbeville le 20, à cinq heures de l'après-midi, le Roi comptait y attendre les troupes de sa maison; mais le maréchal Mac-

donald ayant rejoint Sa Majesté le 21 à midi, démontra au Roi la nécessité de s'éloigner davantage. D'après son rapport, Sa Majesté prit la résolution de se renfermer à Lille; il envoya à sa maison militaire l'ordre de l'y rejoindre par la route d'Amiens.

« Le 22, à une heure après-midi, le Roi, précédé par le duc de Tarente, entra dans Lille, où il fut accueilli par les plus vives démonstrations de l'amour et de la fidélité des habitans. Sa Majesté avait été devancée par le duc d'Orléans et par M. de Trévise, qui avait cru devoir y faire rentrer la garnison. Cette dernière circonstance, dont le Roi n'était pas instruit, pouvait déconcerter les plans de résistance qui venaient d'être formés. Si les troupes n'étaient point rentrées, les gardes nationales et la maison du Roi, secondées par le patriotisme des Lillois, auraient assuré au Roi ce dernier asile sur le territoire français. Avec une garnison nombreuse et mal disposée, ce dessein paraissait de l'exécution la plus difficile. Sa Majesté persista toutefois à en faire la tentative. Déjà sa présence avait porté à son comble l'enthousiasme du peuple : une foule empressée se portait sur ses pas, en faisant tous ses efforts pour émouvoir les soldats,

et répétant sans cesse devant eux le cri de *vive le Roi!* Ceux-ci, mornes et glacés, gardaient un sombre silence, présage alarmant de leur prochaine défection. En effet, le maréchal Mortier déclara franchement au Roi qu'il ne pouvait répondre de la garnison. Questionné sur les expédiens extrêmes qu'il serait possible d'employer, il déclara qu'il ne serait point en son pouvoir de faire sortir les troupes de la place.

« Sur ces entrefaites, la déclaration promulguée à Vienne le 13 mars, au nom de toutes les puissances européennes, parvint à Lille. Le Roi l'y fit soudain répandre et afficher, espérant, mais inutilement, éclairer les troupes sur les funestes résultats dont leur trahison allait être suivie, et sur les malheurs inévitables qu'elle attirerait sur leur patrie.

« Le 23, Sa Majesté sut que le duc de Bassano, faisant les fonctions de ministre de l'intérieur, avait envoyé au préfet de Lille des ordres de Buonaparte. Ce même jour, à une heure après midi, le maréchal Mortier vint dire au ministre du Roi que, sur le bruit généralement répandu que M. le duc de Berry allait arriver avec la maison militaire et deux régimens suisses, toute la garnison était prête

à se soulever; qu'il conjurait le Roi de partir pour éviter le plus affreux malheur; qu'en escortant lui-même Sa Majesté hors des portes de la ville, il espérait imposer encore aux soldats, ce qui lui deviendrait impossible si l'on différait le départ d'un seul instant.

« Le Roi jugea devoir alors envoyer à sa maison militaire l'ordre de se porter sur Dunkerque, ordre qui malheureusement n'est point parvenu. Quant à lui, ne pouvant se rendre directement dans cette ville, il se dirigea sur Ostende. Sa Majesté partit de Lille à trois heures, accompagnée du maréchal Mortier, et suivie de M. le duc d'Orléans. Au bas du glacis, le duc de Trévise se crut obligé de rentrer pour prévenir les désordres que pourrait commettre la garnison pendant son absence. M. le duc d'Orléans rentra aussi dans la place, et n'en repartit que plusieurs heures après. Le maréchal Macdonald n'a quitté le Roi qu'aux portes de Menin, et, jusqu'au dernier moment, a donné à Sa Majesté, ainsi que le duc de Trévise, la preuve consolante que la religion du serment et la foi de l'homme d'honneur n'étaient point dédaignées par tous les braves dont l'armée s'enorgueillit.

« Un piquet de la garde nationale de Lille,

un détachement de cuirassiers et des chasseurs du Roi ont suivi Sa Majesté jusqu'à la frontière. Quelques-uns de ces derniers, ainsi que plusieurs officiers, n'ont pas voulu l'abandonner, et l'ont accompagné sur le territoire de la Belgique. Le Roi est arrivé à Ostende, espérant se rendre à Dunkerque dès que cette ville serait occupée par sa maison militaire.

« Pendant ce temps, cette malheureuse maison, à laquelle s'étaient joints un grand nombre de volontaires de tout âge et de tout état, avait suivi la même route que le Roi avait prise pour se rendre à Lille.

« *Monsieur* et M. le duc de Berry, toujours à la tête de cette brave élite, et en partageant ses fatigues, avaient pu sans cesse en admirer l'héroïque constance. Des jeunes gens qui, pour la première fois, avaient chargé leurs bras d'un arme pesante, des vieillards faisant à pied des marches forcées dans les chemins qu'une pluie abondante et continue avaient rendus presqu'impraticables, s'étaient associés à cette troupe fidèle, et n'ont été découragés ni par les privations ni par l'incertitude d'une marche que la défection des garnisons voisines rendait à chaque instant plus périlleuse. Dans l'absence des ordres que le Roi n'avait pu faire

parvenir, et à la nouvelle que Sa Majesté était sortie de Lille, la colonne se porta directement sur la frontière; mais ne pouvant défiler assez promptement pour suivre toute entière le maréchal Marmont qui la dirigeait sous les ordres des Princes, avec un zèle et une activité dignes d'un meilleur succès, engagés dans un terrain fangeux, d'où les chevaux ne pouvaient sortir qu'avec une extrême difficulté, une partie de ces infortunés a été forcée de rester en arrière. *Monsieur*, craignant que leur dévouement ne leur fît courir des périls inutiles, les a laissés libres de se retirer. Bientôt, surpris et renfermés dans Béthune par des ordres reçus de Paris, ils n'ont pu même tous se disperser, et ils n'ont laissé à *Monsieur* que l'espoir de réunir successivement auprès de lui tous ceux qu'il pourrait recueillir sur la frontière, où il est resté dans ce dessein.

« C'est le 25, à huit heures du soir, que le Roi a su *Monsieur* arrivé à Ypres, et que la nouvelle du sort qu'éprouvait sa maison militaire, est venue ajouter au fardeau des sentimens douloureux dont il était accablé.

« Au milieu de ces désastres, Sa Majesté a reçu d'éclatans témoignages de fidélité; mais ils doivent, en quelque sorte, aggraver encore

ses regrets. C'est un peuple bon, sensible, qu'il a laissé en proie à tous les excès d'une soldatesque égarée. Ce sont des serviteurs dévoués, courageux, qu'il n'a pu même rassembler autour de lui. Ce sont des traits de constance inébranlable dans plusieurs des chefs les plus distingués de cette armée, que le Roi voudrait encore nommer la sienne, auxquels il ne peut jusqu'ici offrir d'autre récompense que le prix d'estime et d'éloges que la France et la postérité leur décerneront un jour.

« Depuis l'arrivée de Sa Majesté à Ostende, elle a su par M. le duc d'Orléans, que l'ordre de l'arrêter, ainsi que tous les princes, était parvenu au maréchal Mortier (*h*). Un officier d'état major, porteur d'une dépêche du maréchal Davout, où était renfermé le même ordre, est arrivé ensuite à Lille, lorsque le Roi en était déjà sorti; mais le duc de Trévise a fait en sorte que rien ne transpirât avant le départ de M. le duc d'Orléans.

« Cette relation succincte des principaux faits que présente la courte et malheureuse époque dont le tableau vient d'être retracé, peut faire juger des subites et innombrables difficultés dont le Roi s'est vu environné. Jamais évènemens plus inopinés et plus rapides

n'ont changé la face d'une vaste monarchie; mais jamais opposition plus marquante entre l'esprit du soldat et du citoyen n'a éclaté chez un peuple. Grande leçon pour les nations qui auraient l'imprudence de se soumettre à un gouvernement militaire.

« Au reste, la défection simultanée et presque générale de l'armée n'a été, comme on le voit, fondée sur aucun motif qui puisse l'attacher long-temps au sort de l'homme dont le trop funeste ascendant l'entraîne aujourd'hui. Le pacte tacite qu'il a fait avec elle, sera bientôt rompu par les revers qui l'attendent. Ce n'est point Buonaparte proscrit, rejeté, et bientôt accablé par l'Europe entière, que cette soldatesque crédule a voulu suivre; c'est le dévastateur du monde qu'elle a vu prêt à lui en rendre les dépouilles. Le prestige détruit, Buonaparte perdra bientôt sa force empruntée. C'est cet instant, c'est la réflexion qui suit l'ivresse d'une grande erreur que le Roi attend avec toute l'impatience que lui donnent les heureux résultats qu'il en espère. »

Je ne passerai pas du gouvernement paternel, sous lequel nous avons vécu si peu de temps, à l'état de servitude dont nous sommes de nouveau menacés, sans dire un mot des

derniers instans qui ont précédé le départ du Roi. Si les grandes infortunes élèvent l'ame et la rappellent malgré elle vers cette puissance supérieure qui pèse dans la même balance la destinée des peuples et des Souverains, quelle impression profonde a dû faire sur tous les cœurs l'aspect d'un vieillard respectable, chef d'une vaste monarchie, trompé par les grands qu'il a comblés de bienfaits, trahi par les soldats qu'il a retirés des fers de l'étranger, environné sans cesse de fourbes, d'ingrats, de parjures, et ne trouvant de fidélité que dans le petit nombre de citoyens rassemblés autour de lui. Quel tableau déchirant (1) de voir ce Roi sexagénaire, ce Roi que nous avons désiré si long-temps, ce Roi portant sur son front tout ce que la vertu et le malheur ont de plus auguste, tout ce que la résignation a de plus sublime, traverser au milieu de la nuit, la foule des serviteurs agenouillés sur son passage, les appeler ses amis, sourire aux uns, tendre la main aux autres, recueillir leurs larmes, les essuyer lui-même, et quitter, au

---

(1) Quel dommage qu'il n'ait point été tracé par la plume religieuse et sublime de l'auteur des *Martyrs* et du *Génie du christianisme*.

milieu de leurs gémissemens, le trône et le palais de ses ancêtres, pour faire place à l'usurpateur qui s'approche (*i*). Ces sanglots, ces gémissemens, dont les habitans de Paris avaient fait retentir sa demeure, l'accompagnent jusqu'aux frontières de ses Etats. Il n'a régné que dix mois, et il n'existe pas un hameau sur sa route où ses bienfaits n'aient pénétré, où il n'ait trouvé l'occasion de faire un heureux ou de soulager un infortuné. Ici, c'est un père de famille qu'il a rendu à son commerce, à son industrie; là, une mère à qui il a rendu son fils déjà frappé par la loi de la conscription, par-tout un concert de regrets et de bénédictions s'élève autour de lui, tandis que des cris factieux et la joie d'un triomphe impie précèdent l'aventurier féroce qui vient, pour la seconde fois, souiller le trône des lis.

Il n'y avait que peu d'heures que le Roi était parti, et déjà l'avant-garde des rebelles marchait vers la capitale. Quelques-uns des chefs, qui naguère avaient prêté serment au Roi, poussent la perfidie jusqu'à courir sur les traces du Monarque et des Princes de sa maison (*k*). D'autres battent avec leurs corps les environs de la capitale, dans l'intention hautement énoncée d'*écharper* les volontaires royaux

que la cause du Roi avait rassemblés à Vincennes. Beaucoup de jeunes gens, quoiqu'épuisés par trois jours de fatigues inutiles, sollicitent avec instance l'honneur de suivre le Roi; mais la direction qu'il a prise est inconnue, le temps affreux, leur zèle désormais inutile; on ne peut les consoler que par l'espérance de faire agréer leurs services dans un temps plus heureux, et ce n'est que sur l'ordre formel de leur colonel, qu'ils consentent à retourner dans leurs foyers. Ils sont invités à s'y rendre séparément, et, malgré cette précaution, plusieurs d'entr'eux, rencontrés par des corps de cavalerie qui parcourent la campagne, sont maltraités par ces misérables, parce qu'ils refusent de quitter leur cocarde et de crier *vive l'empereur!* Il n'était pas encore arrivé, que déjà des actes de violence se commettaient en son nom, que déjà des symptômes de guerre civile se manifestaient jusqu'aux portes de la capitale.

Celle-ci était dans une stupeur qu'on ne peut comparer qu'à la consternation générale que produisit le 21 janvier d'exécrable mémoire. Ses rues étaient désertes, ses spectacles, ses promenades abandonnés, la plupart des boutiques et magasins fermés. Le citoyen que les affaires appelaient hors de ses foyers, mar-

chait dans les rues l'œil morne, le front sombre, et s'il rencontrait un ami, lui serrait la main, en levant les yeux au ciel, et le quittait sans proférer une parole. Ce silence sinistre n'était interrompu que par la joie féroce des rebelles qui, parés de violettes et ivres de vin, arrivaient de toute part, faisant trophée de leur trahison, et remplissant l'air de leurs cris séditieux.

Ainsi se passa le 20 mars, jour à jamais fatal dans les annales de la France, puisque la veille encore elle était en paix avec toute l'Europe, et que dès le lendemain, toute l'Europe était levée contre elle.

C'est sous de pareils auspices que Buonaparte parut au milieu de nous, non comme un souverain appelé par son peuple, ainsi qu'il le prétend, mais comme un chef de brigands qui se glisse à la faveur des ténèbres dans le palais de nos Rois, s'empare du trône de notre légitime maître, et pour cimenter cette usurpation sacrilége, nous demande le peu de sang qu'il nous a laissé (*l*).

Dès le lendemain les murs de Paris sont couverts d'affiches où la vérité et le bon sens sont outragés à chaque ligne. Ici l'on apprend aux Français que l'empereur *qu'ils ont rap-*

*pelé* est rendu à leurs vœux. Là c'est un colonel qui fait un appel aux braves de l'armée, en se vantant, avec toute l'audace du crime, d'avoir donné le premier l'exemple de la révolte et de l'insubordination. Plus loin c'est un maréchal d'empire qui publie sa bassesse, se glorifie de sa trahison et s'enorgueillit de son infamie. Du jour au lendemain, les mots les plus sacrés de notre langue ont perdu leur acception. On se souvient avec horreur des temps encore récens où la pudeur de la vierge était regardée comme une réserve ridicule, la foi conjugale comme un sot préjugé, l'existence de Dieu comme un problème politique. Aujourd'hui la foi des traités, la sainteté du serment, cette loyauté chevaleresque qui fait le charme de notre histoire et la gloire de notre nation, ne sont plus que de vaines faiblesses aux yeux des sicaires de notre prétendu Charlemagne. Qu'est-il en effet de commun entre les Vendôme, les Coucy, les Bayard, les Crillon, qui mouraient avec joie pour leur Roi et leur patrie, et ces héros de fraîche date qui trahissent à la fois leur patrie et leur Roi? Heureusement le public, qui juge les hommes d'après leurs actions, réservant son hommage aux premiers, couvrait de fange les provoca-

tions perfides de ces vils sabreurs, en attendant qu'une justice plus rigoureuse éternisât leur honte et les dévouât au mépris des races futures.

Les jours suivans, d'autres placards annonçaient aux Parisiens que ce Louis XVIII qu'ils aimaient tant, n'avait été qu'un despote, que nous allions jouir enfin de tous les droits d'un peuple libre; et pour le prouver sans réplique, on assommait dans les promenades et lieux publics de paisibles citoyens qui avaient l'air d'en douter. Plus loin on nous promettait la paix et le bonheur; et tandis qu'on nous berçait de ces vaines espérances, les ateliers se fermaient, le commerce et l'industrie étaient arrêtés, des milliers d'ouvriers demandaient du travail, et des symptômes de guerre civile se manifestaient sur plusieurs points de la France.

Déjà le nom des Bourbons avait rangé dans le midi un grand nombre de Français sous les drapeaux du duc d'Angoulême. Le même dévouement s'était manifesté à Bordeaux, autour de cette princesse auguste, le modèle le plus accompli de la piété filiale et de toutes les vertus qui peuvent embellir le trône. L'un et l'autre, après avoir déployé le plus grand caractère au milieu des piéges et des trahisons

dont ils étaient environnés, prirent enfin le parti de se retirer sur une terre étrangère, emportant avec eux les regrets de tous les vrais Français en proie aux caprices d'une soldatesque vendue depuis long-temps aux crimes de l'usurpateur.

L'éloignement de ce couple illustre, loin de calmer les esprits, n'avait fait que les irriter. Une fermentation générale régnait dans tout le midi, et le drapeau blanc, arboré dans la plupart des communes, n'était remplacé par le drapeau tricolore qu'à l'aide des baïonnettes qui comprimaient le zèle des citoyens. Des rixes sanglantes avaient eu lieu à Bordeaux entre le bourgeois et le militaire. Les mêmes scènes se répétaient à Marseille entre la garnison et la garde nationale. Des ordres avaient été expédiés pour faire, de ruse ou de force, désarmer cette dernière; et malgré les fermens de discorde qui menaçaient ces provinces d'un embrasement prochain, malgré le sang qu'on y répandait journellement au nom de Buonaparte, celui-ci n'en fit pas moins tirer le canon dès le 16 avril, pour annoncer à l'Europe la fin de nos dissensions civiles et la soumission volontaire de tous les Français à son gouvernement.

Quoique cette nouvelle ne fût pas plus vraie que toutes celles qu'on débitait chaque matin dans les salons du château, il était important pour le chef du gouvernement de la faire publier avec une sorte de solennité, ne fût-ce que pour persuader aux souverains alliés qu'il était remonté sur le trône avec l'assentiment de la nation. Déjà l'engouement passager qu'avaient produit et son apparition inattendue et la hardiesse de son entreprise, commençait à se dissiper : on savait par des lettres particulières et le rapport de plusieurs témoins oculaires, que ces acclamations d'un peuple immense qui, suivant les journaux (*m*), avaient accompagné sa marche depuis Cannes jusqu'à Paris, n'étaient que les cris de quelques misérables que la curiosité avait attirés sur son passage pour voir de plus près l'aventurier fameux qui avait joué un si grand rôle sur la scène du monde. On n'ignorait pas que son débarquement avait été concerté avec les conspirateurs de l'intérieur, que la populace des villes qu'il devait traverser était gagnée d'avance, que tous les régimens qui se trouvaient sur sa route lui étaient vendus; qu'étant sûr de ne rencontrer de résistance nulle part, il ne devait pas trouver l'occasion de brûler

*une seule amorce.* On savait enfin que l'attitude paisible qu'il avait fait prendre à son escorte, en lui ordonnant de porter le fusil en bandoulière, n'était qu'une jonglerie politique pour légitimer son entreprise et lui donner par la suite la sanction d'un enthousiasme général.

Cette sanction était désormais le seul titre qu'il pût invoquer, puisqu'il avait abdiqué tous les autres; mais en vain une foule immense d'ouvriers et de gens de peine venait chaque matin gagner le salaire de leur journée en vociférant sous les croisées de ses appartemens; en vain ses agens, répandus dans les allées du jardin, distribuaient clandestinement quelques pièces d'argent (*n*) pour remplacer ceux qui retournaient à leurs travaux, cet enthousiasme factice ne pouvait tromper que quelques hommes faibles; la masse des citoyens restait froide, et celui qui réfléchit sur l'avenir, se retirait épouvanté du déluge de maux qu'il voyait fondre sur sa patrie. Buonaparte lui-même, honteux de ne voir sous ses croisées que la dernière classe du peuple, et piqué de l'indifférence de celle que par dépit il appelle la *canaille des salons*, abandonne le château des Tuileries, et va s'enfermer dans l'Elysée-Bourbon.

Cependant la déclaration des puissances alliées, en date du 13 mars, commençait à être connue, et jetait la consternation dans tous les esprits. Jusque-là le silence absolu des journaux sur cette pièce importante, la nouvelle d'une trève de vingt ans avec la cour d'Autriche, l'arrivée prochaine de l'impératrice, son couronnement fixé au 4 mai, puis différé indéfiniment, étaient autant de motifs qui entretenaient les illusions du peuple, et lui laissaient encore l'espérance de quelque accommodement; mais bientôt la convention de ces mêmes puissances, du 25 du même mois, les proclamations du Roi, celle de l'empereur de Russie, etc., lui prouvèrent clairement que l'aventurier qui venait de se ressaisir du trône n'avait rien perdu dans son exil ni de la violence de son caractère, ni de l'immoralité de ses principes. Les nouvelles les plus absurdes s'imprimaient et se répandaient par son ordre : tantôt on négociait avec l'Angleterre, tantôt on était parvenu à détacher l'Autriche de la coalition; le lendemain un courrier annonçait l'arrivée prochaine de l'impératrice avec son fils, tandis que dans les départemens et même à dix lieues de Paris, on publiait dans des bulletins faits exprès, non-seulement son arrivée,

mais tout le détail des cérémonies qui avaient eu lieu à son entrée dans la capitale. Ainsi le peuple de la ville et des campagnes, abusé sur le véritable état des choses, se consolait des erreurs de la veille par les espérances que lui donnaient les journaux du lendemain. Il fallait pourtant finir par le mettre dans la confidence des malheurs qu'il avait à craindre, puisque c'était lui seul qui pouvait y remédier. Le temps des illusions était passé; on ne pouvait plus, sans danger, lui dérober l'avenir qui le menaçait. Buonaparte le sentait, et c'est d'après son ordre que le duc de Vicence lui soumit enfin ce fameux rapport sur la situation politique de la France. Je dis fameux, parce qu'après les promesses et les illusions de toute espèce dont on avait alimenté la crédulité publique, ce rapport était un trait de lumière qui nous découvrait tout à coup l'affreuse vérité, en nous montrant toutes les puissances de l'Europe conjurées contre nous.

Voilà donc le présent qu'on nous avait apporté de l'île d'Elbe! une guerre d'extermination; et cette guerre, on veut nous forcer à l'entreprendre, non pour sauver la patrie, mais pour conserver la couronne sur la tête d'un despote sanguinaire qui a décimé tous les

peuples du continent; pour soutenir dans sa crapuleuse opulence une famille d'aventuriers et d'aventurières qui, depuis dix ans, souillaient la majesté des trônes; pour maintenir dans leurs honteuses dignités quelques hommes flétris qui se sont associés à ses crimes ou enrichis de ses libéralités, et qui ne peuvent désormais rattacher leur hideuse existence à aucun autre ordre de choses. Voilà pour quels intérêts on prétend forcer la nation à prodiguer le sang de ses concitoyens, à braver les efforts de cette croisade européenne.

C'était le moment de négocier; mais comment reconnaître un homme qui avait abdiqué tous ses pouvoirs, et ne tenait à la vie que par le pacte qu'il venait de rompre? Comment écouter un transfuge, qui n'avait d'autre titre que celui qu'il tenait d'une poignée de rebelles, et qui réclamait avec impudence l'exécution d'un traité qu'il avait violé lui-même? Comment entendre de vils agens qui, tout en cherchant à justifier l'usurpation de leur maître, ont l'audace de méditer un projet d'enlèvement au milieu d'une cour où ils ne vivaient que sous la sauve-garde du mépris public! Aussi aucun de ses courriers n'est admis, aucune de ses dépèches n'est reçue, tous les ca-

binets se ferment à l'approche de ses émissaires, et bientôt une déclaration solennelle le met lui-même hors la loi des nations, et le livre à la vindicte de l'Europe. Aussitôt les armées encore rassemblées en Germanie reçoivent l'ordre de se porter en hâte sur les bords du Rhin. Tous les peuples du nord se lèvent en masse, et quinze jours après, la France, déjà déchirée dans l'intérieur, est entourée d'une triple forêt de baïonnettes qui menacent ses frontières. Un seul moyen reste à Buonaparte pour conjurer l'orage, c'est de descendre d'un trône qu'il usurpe; un Français n'eût point hésité à le faire : mais Buonaparte est Corse. Que lui importe le sang qu'on va verser, pourvu qu'il sauve sa tête, dût-il une seconde fois aller cacher sa honte et sa rage dans quelqu'île déserte. L'Europe l'attaque, il se résout à combattre l'Europe; et s'il doit périr, il périra du moins sous les ruines de notre patrie, dans des flots de sang français, ne fût-ce que pour accomplir son horrible prophétie, et montrer à l'univers épouvanté *ce que coûte la chute d'un grand homme.*

Mais comment nationaliser une guerre dont lui seul est la cause et l'objet? Comment déterminer un peuple qui raisonne, à sacrifier un

million d'hommes pour conserver un proscrit que l'intrigue a ramené de l'exil, et que la trahison a replacé sur le trône? Comment faire accroire à une nation éclairée qu'on en veut à son indépendance, quand ce principe est reconnu par tous les souverains, et qu'ils ne demandent pour garant d'une réconciliation générale, que l'expulsion de l'étranger ambitieux qui, pendant douze ans, a troublé et dévasté l'Europe?

L'entreprise était difficile; mais MM. D***, F***, C***, R*** étaient à la tête du conseil. Et que ne pouvait-on pas tenter avec des hommes d'un aussi rare talent et d'une aussi épouvantable célébrité (1)?

L'un avait prouvé, dans le nord de l'Allemagne, jusqu'où peut aller le despotisme militaire. Les autres, vétérans de la démocratie, connaissaient à point nommé toutes les ressources de la tyrannie populaire. Ils savaient par expérience comment une poignée de fac-

---

(1) C'est sur un de ces ministres que reposent aujourd'hui toutes les espérances de la nation. Puisse-t-il les justifier, en prouvant à l'univers que ses fautes ont été celles des circonstances, mais que le bonheur et la gloire de son pays ont été de tout temps le seul mobile de ses actions, le premier vœu de son cœur!

tieux parvenait insensiblement à brider une nation entière; quels moyens il fallait employer pour corrompre et abrutir la multitude, pour confondre toutes les notions, brouiller toutes les idées, intervertir tous les principes, étouffer tout sentiment d'honneur, de justice, de probité, détruire tout instinct de morale, de religion, ridiculiser la vertu, déifier le vice et mettre en problème jusqu'à l'existence de la Divinité. C'est par de semblables moyens qu'on était parvenu, il y a vingt-deux ans, à égorger, noyer, mitrailler une partie de la nation pour une liberté imaginaire. Pourquoi, en usant des mêmes ressources, ne parviendrait-on pas à armer cette même nation contre l'Europe entière, pour perpétuer le despotisme? C'est ainsi que les sans-culottes de 1793 avaient abandonné la France à la féroce popularité de Robespierre, et que devenus grands seigneurs, ils espèrent aujourd'hui la livrer à l'ambition dévorante de Buonaparte, pour payer les richesses dont il les a gorgés, et les cordons dont il les a chamarrés.

Afin de réussir dans ce dessein, ils l'engagent à renouveler ce pacte sacré qui attache les destinées du peuple à celles de son Souverain; c'est-à-dire, à donner à la France une nou-

velle constitution, *une constitution libérale.*

On n'examinera pas de quel droit un homme qui reconnaît lui-même n'avoir d'autre titre à nous gouverner qu'une dictature imposée par la force, osera s'ériger en législateur, nous prescrire une constitution, et remplir ainsi les fonctions les plus augustes d'un Souverain légitime. On ne s'arrêtera ni à l'illégalité des convocations électorales, ni à l'oubli de toutes les formalités qui constituent la validité d'un pareil contrat, et dont l'absence frappe de nullité toutes les opérations, et leur imprime le cachet d'une réprobation anticipée.

Buonaparte, quelque peu instruit qu'il soit en législation, n'ignore pas ces vérités fondamentales; mais il a besoin de renforcer son parti, en réunissant sous ses bannières tous ces hommes irascibles qui ont survécu à nos discordes civiles. A cet effet, il remet en vogue toutes ces phrases banales dont retentissaient nos tribunes révolutionnaires. Ses discours sont hérissés des mots de *liberté, d'égalité, d'indépendance,* éternel refrain des factieux qui veulent égarer la multitude. A cet appel, tous les partis se réveillent, et chacun pense trouver dans la nouvelle charte de quoi flatter ses goûts, ses principes ou son avidité. En

même temps on voit reparaître avec effroi tous ces hommes à figures sinistres qui, sous le nom de patriotes, tenaient le gouvernail de l'Etat pendant nos tempêtes politiques, et que le retour du calme avait rélégués dans leurs ateliers. Une joie féroce brille sur leurs fronts, ils marchent la tête haute, l'œil menaçant et l'insulte à la bouche, prêts à recommencer une lutte impie, et semblables à ces oiseaux de mauvaise augure que l'instinct de leur voracité rassemble d'avance non loin du champ de bataille qui sera jonché de cadavres. Ceux qui, à une époque antérieure, ont quitté leurs foyers pour chercher dans les rangs de nos guerriers l'impunité de leurs crimes passés, affluent de toutes parts dans la capitale. Un lieu consacré à l'intempérance et à la débauche (*o*) devient leur point de réunion. Là, le buste de Buonaparte, affublé d'un bonnet rouge, reçoit, comme autrefois celui de Marat, les harangues d'une soldatesque enivrée; là tout ce que l'obscénité la plus révoltante et l'immoralité la plus profonde peuvent enfanter de principes monstrueux, est réduit en maximes et chanté en couplets, aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur!* C'est ainsi que dans les journées des 2 et 3 septembre d'exécrable mémoire, des

monstres à face humaine, tout en égorgeant leurs compatriotes, faisaient retentir l'air des cris de *vive la nation!*

Il n'est pas jusqu'à cette classe d'hommes respectables par leur bonne foi, leur désintéressement et l'austérité de leurs principes, à ces hommes toujours trompés et toujours crédules qui ont rêvé pendant vingt ans une république imaginaire, et poursuivi cette illusion à travers toutes les anarchies, qui n'aient senti leurs espérances se réveiller au cri important de la liberté, que la valetaille de Buonaparte a fait retentir sur son passage : ils oubliaient que Buonaparte est l'ennemi de la liberté, l'assassin de la république, et le premier violateur de ces droits sacrés dont nous avons payé si cher la conquête; ils oubliaient que Buonaparte parlait aussi de liberté quand il détruisait la représentation nationale de Saint-Cloud; ils oubliaient que c'était au nom de la république française, que Buonaparte avait établi le despotisme le plus insolent dont l'espèce humaine ait jamais supporté le joug; ils oubliaient que Buonaparte avait entrepris d'étouffer tous les sentimens qui unissaient les citoyens à la patrie, d'éteindre toutes les lumières de la civilisation, de paralyser tous les

moyens de l'enseignement; ils oubliaient que Buonaparte avait proscrit toutes les idées libérales, et consacré les principes les plus destructeurs du despotisme dans des livres rendus classiques par l'ordre de ses ministres, afin d'empoisonner dans sa source l'instruction qu'on donnait à nos enfans, et les accoutumer d'avance au joug honteux qu'il préparait aux générations futures; ils oubliaient que, depuis son avènement à l'Empire, un sénat lâche et perfide lui livrait chaque année, comme à un nouveau Minotaure, la fleur de notre jeunesse, qu'on incarcérait sur un soupçon, qu'on fusillait sur un geste; que les prisons d'Etat étaient encombrées de victimes, sur le sort desquelles on défendait aux tribunaux de prononcer, pour ne point divulguer le système de son épouvantable tyrannie; ils oubliaient enfin que ce doux nom de liberté, si cruellement proscrit sous le règne de fer de l'usurpateur, n'avait frappé nos oreilles, après douze ans d'abattement et de désespoir, que depuis l'avènement fortuné de Louis XVIII, notre légitime Souverain.

Aucun de ces faits n'était ignoré de la masse du peuple; mais c'est précisément cette masse qu'il fallait tromper, en lui peignant le tyran

comme revenu de ses erreurs, comme le Souverain de son choix, comme l'homme essentiellement nécessaire pour assurer son indépendance. Pour propager cette opinion, il n'est point de moyens qu'on n'emploie, point d'excès auquel on ne se porte. Les théâtres sont transformés en arènes, les lieux publics en champs de bataille. Les mêmes hommes qui, pour un modique salaire, allaient naguère *à la criée* sous les croisées des Tuileries, parcourent maintenant la capitale en chantant des hymnes de mort, et en insultant les citoyens qui, par leur silence, semblent désapprouver ces désordres. D'un autre côté, des militaires, à la suite de leurs réunions bachiques, se promènent dans les rues (*p*), l'épée nue à la main, en forçant ceux qu'ils rencontrent, à hurler avec eux le nom de l'empereur, dont le buste les précède, porté en triomphe par les coryphées de la troupe. Dès-lors tout annonçait le retour de ces temps déplorables, où la nation française, partagée en deux partis, ne se composait que de victimes et de bourreaux (*q*).

Nonobstant toutes ces mesures, l'opinion publique demeurait dans une sorte d'engourdissement. Il était même à craindre que le

peuple, ébloui un moment par les promesses qu'on lui avait faites, et dont aucune ne se réalisait, ne revînt à désirer ce calme heureux d'où il avait été tiré. Pour surcroît d'embarras, l'intention du Roi et celle des puissances alliées n'étaient plus un secret. En vain les journaux prenaient à tache d'en empoisonner le sens. L'effronterie avec laquelle ils débitaient les nouvelles les plus absurdes, leur avait ôté toute confiance, et c'est dans le contraire de ce qu'ils annonçaient, que le lecteur s'était accoutumé à chercher, et souvent à trouver la vérité. Or, c'est la vérité sur-tout qu'il fallait empêcher d'arriver jusqu'à lui.

C'est dans ce dessein que fut établi ce système de mensonges et de perfidies (*r*), dont les gouvernemens les plus corrompus ne nous ont laissé qu'une faible idée. De tous les journaux, le Moniteur seul avait conservé un reste de pudeur dans ses principes, et une ombre de véracité dans ses annonces politiques. On déclara qu'il n'était plus officiel. De ce moment les feuilles publiques n'offrent plus qu'un dédale inextricable d'absurdités et de contradictions, un labyrinthe où l'on ne peut retrouver une seule vérité. Tous les faits sont dénaturés, tronqués, les dates interverties, les rapports

falsifiés. Le Moniteur et autres journaux sont imprimés en double, en triple, suivant les départemens où ils doivent être envoyés, et l'impulsion qu'on veut donner à l'opinion publique. C'est ainsi que dans le midi on publie que Marie-Louise est arrivée à Paris avec son fils, et une trêve de vingt ans; que la Pologne est soulevée, la Saxe insurgée, l'empereur de Russie rappelé par le sénat, etc., tandis que dans le nord on apprend, par les journaux de Paris, que le roi d'Espagne est chassé de Madrid, que toute l'Italie est sous les armes, et que Murat, prêt à se joindre à notre armée de Chambéry, a remporté une victoire complète sur les Autrichiens, au moment même où déjà vaincu, fugitif, sans capitale et sans armée; il recevait peut-être de ses propres sujets le juste châtiment de sa déloyauté (1).

---

(1) En traçant ces lignes, j'entends hurler une nouvelle victoire remportée à Fleurus, sur les Prussiens, dont probablement, dit le bulletin, on n'entendra pas parler de long-temps.

C'est ainsi qu'au 30 mars 1814, l'ex-roi Joseph désignait, dans une dernière affiche, les 140,000 hommes qui environnaient la capitale, comme une colonne coupée que l'empereur poursuivait avec une armée victorieuse : et le lâche s'enfuyait de toute la vitesse de

Mais on avait beau louer le tyran et les bienfaits de son retour, il sentait lui-même que ni le dévouement des janissaires qui formaient sa garde, ni la bassesse des courtisans qui rampaient autour de lui, ne pouvaient le soustraire à la catastrophe qui venait de précipiter du trône son beau-frère, l'usurpateur de Naples. Il sentait que, pour résister avec succès aux efforts des alliés, qui lui préparaient le même sort, il avait besoin de concentrer sur sa personne les affections de toutes les classes de citoyens. Or, tous ceux qui n'avaient point participé à ses honteuses déprédations ou à ses infâmes distinctions, voyaient avec effroi les mesures tyranniques dont il étayait son autorité chancelante, et soupiraient en secret après le retour de ces jours de paix et de bonheur qu'ils avaient goûtés

---

son cheval, en nous disant : *Je reste avec vous.*

C'est ainsi que, le lendemain de l'entrée des alliés dans Paris, on publiait encore, dans les chefs-lieux des départemens voisins, un bulletin officiel où l'on engageait les habitans à marcher en masse vers Paris, pour achever le massacre des armées alliées, dont 52 mille hommes avaient été tués dans la plaine Saint-Denis, 40 milles faits prisonniers avec le roi de Prusse en personne, etc. etc. Que de bassesse et de perfidie d'un côté, que de courage et d'aveuglement de l'autre !!

sous le règne trop court de Louis-le-Désiré. Il fallait anéantir ce contraste, et pour y parvenir, au mensonge on ajouta la calomnie.

Si jamais le métier d'écrivain ne fut plus indignement prostitué qu'à cette époque, jamais non plus le public ne vit plus clairement tout ce qui peut entrer de bassesse et de turpitude dans l'ame d'un journaliste (*s*). Ceux que le gouvernement avait pris à sa solde pour chanter les louanges de l'usurpateur, étaient dignes de calomnier le meilleur des Rois. Ils eussent été les valets de Séjan, ils devaient être les apologistes de Tibère (1). Que de pareils êtres, déjà couverts du mépris général, cherchent à se faire une réputation à force d'infamie, en attaquant avec une audace sacrilége tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, cela se conçoit; mais qu'un fonctionnaire public, un homme de talent, déserteur d'une cause pour laquelle il a envoyé plusieurs milliers de citoyens à l'échafaud, ose se présenter à la tribune des prétendus pairs de France, et

(1) Gloire au petit nombre d'hommes de lettres qui, à l'exemple de MM. Salgues et Martainville, ont donné, jusqu'au dernier moment, des preuves d'attachement à notre légitime Souverain : ils honorent le titre d'écrivain, que tant d'autres ont avili.

mentir publiquement à Dieu, à la patrie et à sa conscience, en accusant indirectement Louis XVIII de dilapidation des revenus publics, de mauvaise foi dans l'exécution de ses promesses, du détournement des deniers des hospices et des fonds sacerdotaux, etc. etc. etc. l'impudence d'un pareil rapport fait tomber la plume des mains, sur-tout lorsqu'il est prononcé au nom d'un aventurier qui a prodigué le sang et les trésors de l'Europe, violé tous les traités, envahi toutes les propriétés, renié tous les cultes, étouffé toute morale, et fait traîner de cachot en cachot le vieillard vénérable, le Pontife auguste de notre sainte religion.

Je ne parlerai pas ici des caricatures indécentes dont ce même aventurier fait journellement tapisser nos quais et nos promenades, dignes ressources d'un ministère crapuleux et d'un gouvernement immoral. Misérables ! qui pensez insulter à des princes dont les ancêtres ont fait jadis la gloire de notre patrie, et sur qui reposent encore aujourd'hui toutes ses espérances, jetez un coup-d'œil sur la famille de l'usurpateur : voyez ces princes ineptes, ces princesses dévergondées qu'il a placés sur le trône, porter jusque sous la pourpre des Rois, le ton et les habitudes de la populace.

Voyez-les dans l'intérieur de leurs palais, mêlant à l'orgueil des parvenus la mollesse des cours de l'Orient, oublier leur dignité, fouler aux pieds toutes les convenances, s'attirer le mépris des Souverains, et devenir la risée de leurs peuples. Portez vos yeux d'un autre côté, et vous verrez un des princes de la maison qu'il a proscrite, aussi grand par son caractère que par son courage, traversant le midi de la France, et recevant par-tout, malgré les trahisons qu'on a semées autour de lui, les hommages et les bénédictions de tous les Français. Voyez à Bordeaux, la fille de nos Rois, la gloire et le modèle de son sexe, devenue plus auguste par les nouveaux malheurs qui ont assailli sa famille; voyez-la, en dépit du tyran et de ses satellites, entourée d'une population immense qui sollicite l'honneur de mourir pour sa défense, se refuser à ses instances, dans la crainte de faire couler le sang français, et ne quitter cette cité intéressante qu'en abandonnant à la foule éplorée une partie de ses vêtemens, comme une marque de sa reconnaissance et un gage de son prochain retour (1). Vils calomniateurs! gardez-vous

(1) Braves et fidèles Bordelais! votre dévouement n'échappera point aux regards de la postérité.

de comparer des êtres aussi essentiellement opposés; mais si la contagion de la félonie n'a pas étouffé dans vos cœurs tout sentiment d'équité, avouez que si de légers défauts obscurcissent les qualités brillantes qui de tout temps ont distingué les Bourbons, ces défauts sont des vertus en comparaison des vices honteux qui dégradent la race de votre maître.

Ce qui prouve plus particulièrement toute la perversité de son administration, c'est la tâche qu'il impose à ses ministres de venir chacun à son tour calomnier le règne de Louis XVIII. Ce règne si court est une satire vivante de toutes ses actions, un vautour attaché à ses entrailles, un fantôme qui le poursuit, le tourmente au milieu de ses coupables prospérités, et contre lequel viennent se briser toutes les impostures de sa politique astucieuse. En vain les petits tyranneaux (*t*) qu'il a placés à la tête des administrations commandent l'enthousiasme à leurs subordonnés et persécutent bassement ceux qui ont conservé quelque sentiment de leur dignité; en vain la police fait salir les murs de Paris d'affiches adulatrices et promener son buste, comme autrefois celui de Marat, par la populace des faubourgs; en vain une tourbe de

folliculaires stipendiés embouche tous les matins la trompette pour annoncer la gloire et les merveilles de son règne; le discrédit public les dément, la Vendée est debout et les dément, le midi se soulève et les dément; et si vous exceptez trois ou quatre provinces égarées par les suggestions de ses émissaires ou comprimées par ses baïonnettes, toute la France répond à ces éloges mensongers par ce cri unanime :

**Tyran, descends du trône et fais place à ton maître.**

C'est ce cri que le tyran redoute; c'est ce cri qu'il faut étouffer. Par-tout des ordres sont donnés en conséquence, les autorités civiles destituées et remplacées par des hommes de 1793. Ce n'est plus une conscription, c'est la population entière qu'on veut forcer de se lever en masse. Des colonnes mobiles parcourent à cet effet les campagnes, entraînant de force ou de gré tout ce qui est en état de porter les armes. Les routes sont encombrées de cultivateurs arrachés aux travaux de la terre et conduits comme des troupeaux de bétail vers les forteresses des frontières. Les mères qui veulent partager le sort de leurs maris, sont renvoyées à coups de crosse par les gen-

darmes, et meurent de douleur et de fatigues dans les fossés des grands chemins, ou de besoin et de désespoir, en trouvant à leur retour, leurs champs dévastés, leurs provisions pillées et leurs chaumières en ruines. Tous les actes du gouvernement sont autant d'iniquités, toutes ses mesures portent le caractère de l'arbitraire et de la violence.

La capitale ne fut pas long-temps à se ressentir des mêmes désastres : une inquiétude sinistre tenait tous les cœurs en suspens, et chaque jour la joie féroce des militaires nous menaçait de quelque grande calamité. Déjà de tous côtés des brandons de discorde avaient été jetés au milieu de la multitude. C'est dans cette circonstance qu'on invite les faubourgs de Paris à se fédérer, à l'exemple de plusieurs départemens. Des hommes de sang y avaient été envoyés en 1793 en qualité de proconsuls, pour prêcher le sansculottisme et la liberté. Ces mêmes hommes, transformés en comtes de l'Empire, les parcourent aujourd'hui pour proclamer la soumission aux ordres du tyran et la révolte contre leur légitime Souverain. En même temps on établit par-tout des clubs, des assemblées de fédérés où, sous prétexte de défendre l'indépendance de la na-

tion, on exaspère la classe ouvrière pour l'opposer, au besoin, à la garde nationale. On leur donne des repas de corps, on leur fournit les moyens de correspondre entr'eux; on désigne d'avance les victimes sur qui, en cas d'émeute, doivent tomber leurs premiers coups (*v*); enfin des armes leur sont distribuées. Aussitôt des insultes, des provocations, des violences de toute espèce se commettent dans tous les quartiers. La manière de porter la gance ou la boucle de son chapeau, le choix des fleurs, un mot, un geste deviennent un signe de proscription. Le citoyen est arraché à son commerce, à son industrie pour aller travailler aux fortifications de la capitale (*x*), tandis que des hordes dévastatrices y promènent le signal de la révolte et font retentir les rues des menaces de sa prochaine destruction. En peu de jours le désordre, la confusion sont à leur comble; tous les fléaux de 1793 viennent fondre sur nous, et la terreur commence.

Voilà sous quels auspices le tyran nous a donné, comme une Constitution, cet Acte additionnel à des Constitutions antérieures qu'il a détruites formellement, après les avoir violées cent fois, cette compilation informe où il a fait entrer deux ou trois institutions

féodales qui livrent les destinées de la France à deux chambres composées en grande partie d'hommes qui ayant été ou les apôtres de l'anarchie ou les fauteurs du despotisme, placés aujourd'hui entre le crime et le repentir, ne peuvent jeter un regard sur le passé sans avoir à trembler pour l'avenir.

Français ! voulez-vous connaître les colonnes sur lesquelles il a bâti l'édifice de son épouvantable puissance ? Les voici :

Le mensonge, pour égarer et tromper le peuple ;

La calomnie, pour dénigrer tous les actes du dernier gouvernement ;

La violence, pour maintenir son usurpation ;

Et enfin la terreur, pour comprimer la pensée et le vœu de tous les vrais Français.

C'est pour consolider ce système qu'il nous a donné, dans son fameux Champ-de-Mai, une parodie ridicule de cette solennité auguste par laquelle les Francs, nos ancêtres, consacraient, il y a neuf siècles, le principe de leur sauvage indépendance. Mais chacun sait que la liberté la plus illimitée régnait dans ces assemblées et présidait à toutes leurs opérations ; tandis qu'ici tout est forcé, tout est

illégal. Chacun sait que cet Acte constitutionnel n'est que l'ouvrage de quelques factieux, revu et corrigé par l'usurpateur lui-même, que ceux qui l'ont signé ou fait signer sont ses émissaires ou ses complices, et que s'il en est d'autres qui l'aient accepté, ils ne l'ont fait que pour sauver leur vie, leur fortune ou leur place; que cette adhésion leur a été extorquée avec une impudence qui n'appartient qu'aux agens ou aux valets de la tyrannie (1).

Mais qu'importent de vaines formalités à celui qui est accoutumé à violer toutes les lois! que lui importe le vœu du peuple! Ce sont des hommes qu'il demande; c'est du sang qu'il

---

(1) On porte à 1,260,000, le nombre des votans qui ont accepté cette Constitution. Si l'on retranche de ce nombre les votes de l'armée, essentiellement obéissante, et conséquemment inhabile à voter, ceux des salariés du gouvernement, qu'on menaçait ouvertement de destitution en cas de refus, ceux des ouvriers, qu'on ramassait dans les ateliers ou sur les places publiques, pour le même objet, les votes doubles, les votes nuls, etc. etc. etc., je demande ce que devient cette unanimité *de votes librement émis* dont on a parlé au Champ-de-Mai, au nom d'une nation composée de 25 millions d'ames? Et les insurrections de l'ouest, les troubles du midi ne démentaient-ils pas d'avance cette assertion impertinente!

veut répandre. L'Europe armée entoure la France; c'est contre lui seul qu'elle marche; il s'apprête à marcher contre elle; mais il prétend s'entourer de la nation, se retrancher derrière les cadavres de ses sujets, et périr au milieu de la destruction générale.

C'est dans ce dessein qu'il part le 12 juin dernier pour se mettre à la tête de l'armée. Dès que cette nouvelle est connue dans Paris, un rayon de joie reparaît sur tous les visages, une lueur d'espérance rentre dans tous les cœurs. Le jour de son départ est, sinon un jour de fête, du moins un jour de tranquillité. A peine est-il arrivé sur la ligne, qu'un bulletin mensonger, suivi d'une proclamation insultante pour tous les souverains de l'Europe, nous apprend en termes pompeux que le massacre a commencé, et que le sang français s'est mêlé à celui des Anglais et des Prussiens. Aussitôt un représentant de la nation, jaloux sans doute d'outrager le premier, et la dignité de son caractère, et les lois du bon sens, et les droits de l'humanité, s'élance à la tribune pour demander qu'on décerne au tyran le titre de *sauveur de la patrie*, et cela au moment où, pour conserver le trône, il allait verser le sang de son dernier défenseur. Les annales

du despotisme le plus honteux n'offrent pas l'exemple d'une aussi basse adulation (*y*).

Cependant la capitale était dans l'attente d'un grand évènement, lorsqu'une lettre, prétendue officielle, nous annonça une victoire éclatante remportée dans les plaines de Fleurus; cinquante mille prisonniers et quarante pièces de canon étaient le résultat de cette journée; les Anglais étaient en fuite, et l'on ne *croyait pas que les Prussiens pussent se rallier*. Cette lettre, quoiqu'affichée et répandue avec profusion, loin de calmer l'inquiétude publique, fit soupçonner, au contraire, que nos armées avaient essuyé quelque défaite (*z*). Le silence du lendemain ne fit qu'augmenter ces craintes, et le jour suivant les confirma enfin dans toute leur étendue, par le retour imprévu de Buonaparte lui-même. Il était arrivé la veille à onze heures du soir, apportant le premier la nouvelle de ce désastre inoui, laissant, pour la quatrième fois, sa fidèle garde exterminée sur le champ de bataille, et tout le matériel de l'armée entre les mains de l'ennemi, et, pour comble d'impudence, attribuant ce revers à une terreur panique, lorsqu'il n'était, d'après l'avis d'un grand nombre de généraux, que le résultat

nécessaire de sa funeste imprévoyance et de son impéritie audacieuse (*aa*).

Il était parti entouré de ce bataillon d'élite qui l'avait suivi dans l'île d'Elbe et ramené, trois mois auparavant, au sein de la capitale. Mais déjà la Providence avait marqué le terme de ses prospérités criminelles; l'ange de la mort attendait, dans les champs de Fleurus, et ce même bataillon et tous ces guerriers fameux qui, pendant dix ans, avaient soutenu son trône et ébranlé tous ceux de l'Europe. Ils y périrent, sinon de la mort des héros, du moins de la mort des braves; chacun d'eux eût mérité qu'on érigeât un monument à sa gloire, s'ils fussent tombés pour une cause plus juste (1). Il ne se trouva qu'un seul lâche dans toute l'armée, et ce fut celui pour qui ils se sacrifièrent, celui qui les abandonna (*bb*). Dévouement déplorable et sublime qu'un Bourbon aurait acheté au prix de son sang, et que le Roi lui-même a honoré de ses larmes, en s'écriant dans toute l'amertume de son cœur: « C'étaient des Français, c'étaient mes enfans; « je serais mort au milieu d'eux s'ils avaient « combattu pour leur patrie (*cc*). »

(1) *Voyez* la Relation fidèle et détaillée de la der-

Quelle fut, au contraire, la conduite de l'usurpateur ? Celle d'un tigre qui n'a pu dévorer sa proie. Il revient seul, la rage dans le cœur; mais aucune plainte ne sort de sa bouche, aucune larme n'échappe de ses yeux. Il revient, non pour pleurer les braves qu'il a immolés à son ambition et à son ineptie, mais pour dissoudre les deux Chambres, recruter de nouvelles victimes, et ressaisir une dictature qu'il avait déposée (*dd*). Heureusement son dessein est éventé, et, contraint de céder à la nécessité, il abdique, pour la seconde fois, un pouvoir dont il n'avait usé que trop longtemps pour le malheur de la France et pour le repos du monde (*ee*).

Ainsi se termina la carrière politique de l'aventurier fameux que nos discordes civiles, les faveurs de la victoire et les calculs d'une ambition démesurée avaient insensiblement élevé sur le plus beau trône de l'univers. Un caractère entreprenant, un esprit novateur, cette éloquence fanfaronne et sententieuse qui

---

nière campagne de Buonaparte, terminée par la bataille de Mont-Saint-Jean, dite de Waterloo ou de la Belle-Alliance. *Par un témoin oculaire*. In-8°, Paris, J. G. Dentu.

en impose au soldat, l'avaient fait remarquer dès ses premiers pas dans la carrière des armes. Bientôt ses connaissances militaires, justifiées par quelques succès, le désignèrent au directoire comme un des plus fameux appuis de sa puissance, et le portèrent peu après au premier grade de l'armée. Arrivé à cette hauteur, il ne perd pas de vue le faîte du pouvoir, persuadé que c'est là seulement qu'il peut accomplir les merveilles que lui promet sa destinée. La France, exploitée à cette époque par un gouvernement qui n'avait ni le talent de se faire aimer, ni les moyens de se faire craindre, lui paraît une proie d'autant plus facile à saisir, que des victoires remportées au loin et sur des nations presque inconnues, avaient exagéré la gloire de ses hauts faits et doublé en sa faveur l'affection du peuple et des soldats. Instruit de ces dispositions, il quitte les côtes d'Afrique, et, déserteur d'une armée qu'il laissait en proie à tous les besoins, il paraît au milieu de nous comme le seul homme qui pouvait réparer nos désastres; mais bientôt, sous prétexte d'affermir le gouvernement à qui il devait son élévation, il en brise lui-même les ressorts, et s'empare, à force ouverte, de l'autorité souveraine. A peine cette

autorité est-elle entre ses mains, que son ambition ne connaît plus de bornes; il se croit l'homme du destin, l'homme à qui est réservée la gloire de changer la face de l'Europe. De ce moment il ne rêve que guerre et destructruction : c'est par la guerre qu'il s'est élevé; c'est par elle qu'il peut se maintenir. Ce sont les dépouilles des peuples voisins qu'il destine pour récompenses aux chefs de son armée. Ennemi par orgueil autant que par intérêt, de tout principe d'hérédité parmi les souverains, il prétend renverser toutes les dynasties pour affermir la sienne. Détracteur dédaigneux de toute noblesse ancienne, il ne crée des institutions nouvelles que pour masquer l'incertitude de sa propre origine. Aussi dissimulé, mais beaucoup moins profond que Cromwel, voulant, à son exemple, couvrir par la magnificence des monumens publics la misère du peuple et les crimes de son usurpation; guidé, comme lui, par une politique astucieuse qui, dans les moindres transactions, ménage une ressource à la mauvaise foi, se jouant également et des principes de la morale et des dogmes les plus sacrés de la religion, ne croyant ni à la probité des hommes ni à la vertu des femmes, n'estimant les uns et les

autres qu'autant qu'ils pouvaient être utiles à sa puissance ou à ses plaisirs, prodiguant les trésors et le sang de ses sujets comme des biens acquis par la violence, et qu'il devait rendre tôt ou tard à leur maître légitime; jaloux de tous les genres de gloire, mais préférant celle des armes, comme la seule qui pouvait assurer la stabilité de son trône; il rassemblait en lui seul quelques-unes des vertus, mais presque tous les vices des hommes qui ont joué un grand rôle sur la scène du monde.

C'est ainsi que, dévoré comme Charles XII de l'ambition des conquêtes, et, comme Alexandre, de la gloire attachée aux entreprises gigantesques, il n'avait, dans les grands dangers, ni le sang-froid tranquille du premier, ni la noble impétuosité du second. Cruel par caractère et superstitieux par faiblesse, il joignait, dans ses expéditions militaires, la popularité de Marius à la fastueuse prodigalité de Sylla, et souvent l'impassibilité féroce de l'un et de l'autre à la dévorante activité de César, sans avoir de ce dernier que l'ambition, et sans posséder aucune des vertus qui ont immortalisé le nom du grand Pompée; mais surpassant tous les guerriers que je viens de citer, par la perversité des principes, l'es-

prit de rapine et de félonie qu'il était parvenu à communiquer à toute l'armée. Jamais général ne sut inspirer au soldat une obéissance plus aveugle à ses ordres, ni un dévouement plus absolu à sa personne, et pourtant jamais un simple chef de parti ne poussa plus loin l'incurie et l'imprévoyance pour tout ce qui tenait à ses besoins; se bornant à tracer le plan d'une campagne sans prévoir les difficultés de son exécution, laissant à son étoile le soin de disposer les évènemens, et à son armée celui d'enchaîner la victoire; mais abandonnant l'un et l'autre dans le fort du danger, plus habile à créer de nouvelles ressources qu'à profiter de celles que la fortune lui laissait. Homme extraordinaire, moins par les talens qu'il a déployés sur le trône que par les vicissitudes qui ont marqué son règne; fameux par l'audace de ses entreprises, l'étendue de ses ressources, la valeur inouie de ses troupes, l'éclat de ses victoires, et enfin par les revers qu'il a essuyés et les calamités sans nombre qu'il a attirées sur notre patrie.

Tel est l'étranger ambitieux que l'esprit de parti et la trahison replacèrent momentanément sur le trône de France, et dont le nom, dépouillé bientôt de tout éclat mensonger,

sera livré, comme il le mérite, à l'exécration des siècles à venir. Grande et terrible leçon pour tous les peuples de la terre qui, livrés à l'esprit d'innovation, chercheraient la prospérité de leur patrie ailleurs que dans la morale publique, et sous l'égide de leurs Souverains légitimes.

Que reste-t-il à faire aux Chambres? Le voici en peu de mots :

Si les hommes dont se composent les deux Chambres sont des Français; s'ils sont, comme ils le prétendent, les Représentans de la nation, et non les agens de la tyrannie horrible qui vient d'expirer; s'ils sont les amis de leur patrie, et non des factieux qui pensent l'asservir ou des rebelles qui veulent la déchirer; si une seule goutte de sang français coule encore dans leurs veines, l'unique parti qu'ils aient à prendre, c'est de proclamer hautement Louis XVIII, notre Roi légitime, notre Roi constitutionnel; d'aller, toute affaire cessante, au-devant de lui, de mettre à ses pieds et leur repentir et le vœu du peuple qu'on a si atrocement calomnié. A ce prix, les hommes coupables ou égarés qui ont affligé le cœur paternel du Roi, accablé d'outrages et de persécutions sa personne sacrée,

son auguste famille et ses fidèles serviteurs, pourront reconquérir l'estime de leurs compatriotes, et trouver encore un refuge dans l'inépuisable clémence du Père de la Patrie.

Paris, 30 juin 1815.

---

*Nota.* Il n'est pas inutile de faire remarquer que cet ouvrage a été livré à l'impression le 28 juin, et déclaré le même jour à la Direction de la librairie.

M. Dentu, qui avait eu le courage d'imprimer l'ouvrage de M. *De Kergorlay* (1), pour lequel il a subi un emprisonnement de 29 jours, aurait indubitablement éprouvé le sort le plus funeste, si l'usurpateur n'eût pas été renversé.

Honneur soit rendu au courage de ces hommes estimables qui n'ont point sali leurs noms dans les jours de deuil qui viennent de finir!

---

(1) *Des lois existantes, et du décret du* 9 *mai* 1815.

FIN.

# NOTES.

(*a*) Le lendemain de son arrivée à Paris, monseigneur le comte d'Artois se promenant dans la grande galerie, adressa aux maréchaux qui l'environnaient, ces paroles tout à la fois si nobles et si belles : « Après tant de malheurs, qu'il est doux de se reposer sous le toit de ses pères ; et sous vos lauriers, messieurs ! »

Le maréchal Ney était auprès du Prince !

(*b*) On se souvient de la fin tragique du brave général Quesnel, disparu l'on ne sait comment, et dont le corps, percé de plusieurs coups de poignard, fut retrouvé, au bout de huit jours, dans les eaux de la Seine. Rien n'a transpiré jusqu'ici des circonstances qui ont accompagné ou provoqué cet horrible assassinat : seulement l'on sait que ce militaire, d'une bravoure et d'une loyauté reconnues de toute l'armée, était sorti la veille pour aller dîner en grande société. On est fondé à croire qu'invité à une de ces orgies où l'on recrutait des factieux, et ayant manifesté quelqu'opposition aux principes des conspirateurs, ces derniers, sous prétexte de le reconduire chez lui, ont cru nécessaire d'ensevelir dans son sein le secret d'un complot qu'il n'avait pas voulu partager.

(*c*) C'est ce misérable, appelé par son maître *le beau sabreur*, qui présida à l'exécution du malheureux duc

d'Enghien, assassiné à Vincennes. Le jeune héros, après avoir entendu son arrêt, avait marché sans mot dire jusqu'à un petit tertre élevé dans les fossés du château. Là, voyant les grenadiers qui s'apprêtaient à lui donner la mort, il s'arrête, découvre sa poitrine, et leur dit d'un ton noble et ferme : « Allons, mes amis ! — Tu « n'as point d'amis ici, » répond une voix féroce. C'était celle de Murat. Ce trait peint toute son ame.

*Voyez*, pour de plus grands détails sur ce roi de fabrique, la *Défense des Bourbons de Naples*, par le général *Sarrazin*, in-8°, 1815. Paris, *J. G. Dentu.*

(*d*) On prétend qu'une des principales causes de la défection du maréchal Ney, est d'avoir été si cruellement maltraité dans l'ouvrage de Goldsmith, intitulé *le Cabinet de Saint-Cloud*, où l'auteur lui reproche d'avoir volé deux chevaux à son maître. J'aime à croire que ce fait est de toute fausseté; mais ce n'est point par une trahison qu'on réfute une calomnie.

(*e*) On assure que c'est sur les instances réitérées du maréchal Soult, alors ministre de la guerre, que le Roi consentit enfin à la nomination de Labédoyère. Ce colonel partit aussitôt pour Chambéry, où était le régiment qu'on venait de lui donner, et le ramena à Grenoble le 1er mars. A peine arrivé dans cette ville, il se rend dans un café où se rassemblent les militaires, fait venir punch et liqueurs, et tout en buvant avec eux, se lamente beaucoup de ce qu'il n'y avait plus ni gloire ni richesses à acquérir, vu la faiblesse du nouveau gouvernement. Quand il eut ainsi monté la tête à ces militaires, il élève la voix et leur

adresse ces paroles : « Le temps n'est pas éloigné, peut-« être, où nous pourrons cueillir de nouveaux lauriers; « car si l'empereur se présentait à vous maintenant, « que diriez-vous ? » Ils répondirent : « Nous crierions « *vive l'empereur!* » « Eh bien! messieurs, il débarque « aujourd'hui, il marche à nous; allons au-devant de « lui et partons. » Il sortit de la ville et fut lui livrer son régiment.

La croix-d'honneur fut, dit-on, donnée à M. Chev...e, avoué à la Cour royale de Grenoble, pour avoir porté à Buonaparte, alors à Lyon, l'adresse de cette ville. On a inséré cette adresse dans les journaux du mois de mars dernier.

(*f*) Les journalistes stipendiés par Buonaparte, ont pris plaisir à répéter dans leurs journaux que la croix-d'honneur avait été donnée au *seul* garde national qui avait accompagné le comte d'Artois. On ne sait quel nom donner à cette forfanterie; mais sans vouloir faire injure à cette garde, il est vrai de dire qu'il n'y a point eu de garde national à Lyon qui ait accompagné le prince. Voici le fait exact :

M. le comte d'Artois fut accompagné par le commandant de la ville et quatre gendarmes, jusqu'au faubourg de Vaise, route du Bourbonnais. Le seul habitant qui se joignit à eux, fut *Clément Plumet*, agé de 45 ans, né à Lyon, soldat depuis 1786 jusqu'en 1792, dans le régiment d'Aquitaine, infanterie.

En 1793, Plumet fut blessé en défendant Lyon pour la cause du Roi; il fit prisonnier, dans une sortie, le général Nicolas, commandant du régiment de Berchiny. Reconnu après le siège de Lyon, par les hus-

sards de ce régiment, il fut obligé de fuir, pour se soustraire à leur vengeance. A peine guéri de ses blessures, il se rendit à Toulon, fut incorporé dans le régiment Royal-Louis, et contribua vaillamment à la défense de cette ville.

Parvenu, à travers mille dangers, à sortir de France, il se présenta, en 1794, à l'armée de Condé, et y servit dans le régiment de chasseurs à cheval de Noinville, jusqu'au licenciement qui eut lieu en 1801.

Plumet revint en France; en 1814, il proclama dans le faubourg de la Guillotière, par ordre du comte de Salins, l'entrée du Roi à Paris.

Poursuivi par les émissaires de Buonaparte, qui furent instruits de cette preuve de dévouement au Roi, il quitta Lyon et se réfugia à Paris, où il fut arrêté le 11 avril; conduit à la Force, il n'en sortit que le 29 juin dernier.

Il fut le compagnon, l'ami de messieurs Lenormant, Dentu, Bocquet, et de tous les fidèles serviteurs du Roi, détenus aussi à la Force à cette époque.

(g) Le colonel d'un régiment de cavalerie cantonné à Melun, entendait sonner le *boute-selle;* étonné de cet ordre qu'il n'avait pas donné, il s'élance sur le premier cheval qu'il rencontre; il court sur la place, où il voit son régiment qui se disposait à aller retrouver Buonaparte. Il se poste sur le pont, devant son régiment: « Qui vous a donné l'ordre de partir? » — Nous allons retrouver Buonaparte. — « Vous avez juré fidélité au « Roi, vous tiendrez votre serment; ne suis-je plus « celui qui vous a toujours conduits dans le chemin de « l'honneur et de la victoire? » Ce discours énergique

fit changer de résolution au régiment. Soixante, seulement, abandonnèrent leur colonel; le reste, à sa voix, rentra dans ses casernes.

Ce colonel conduisit son régiment à Paris pour y passer la revue; il monta chez Buonaparte, et lui remit son épée. Belle et noble conduite, qui a eu plus d'un imitateur!

(*h*) Non seulement cet ordre avait été donné; mais parmi les traîtres qui se chargèrent de l'exécuter, il s'en trouva un que, peu de jours auparavant, le Roi avait fait absoudre par un conseil de guerre, quoiqu'il fût coupable d'un délit d'insubordination qui, sous tout autre prince, aurait été puni d'un châtiment exemplaire. Partout on voit d'un côté candeur, clémence, générosité; de l'autre, duplicité, ingratitude et trahison.

(*i*) Quelle plume éloquente pourra retracer assez dignement cette douloureuse séparation! Le Roi était bien là un père au milieu de ses enfans! Tous les rangs étaient confondus! Officiers et soldats de toutes armes, tous entouraient le Roi et le couvraient de leurs larmes; tous le pressaient dans leurs bras, baisaient ses mains ou ses habits : un seul sentiment les occupait, la crainte de le perdre.

Quoi! Sire, vous nous quittez? entendait-on répéter au milieu des sanglots. « Mes enfans, Ce ne sera pas « pour long-temps, » répliqua le Roi. Lui seul avait gardé une apparence de sang-froid; ses traits augustes, où respirait l'éclat de la majesté royale, semblaient nous dire : Combien mon cœur souffre de cette séparation!

Le Roi, ému d'une scène si attendrissante, et sentant ses larmes couler, dit : « Mes enfans, ménagez ma sen-« sibilité. » La voiture partit, suivie du comte d'Artois et du duc de Berry.

Un morne silence succéda à cette scène douloureuse, et le reste de la nuit s'écoula tristement.

Le lendemain, vers dix heures, les premiers satellites arrivèrent devant le château : les grilles étaient fermées ; elles furent forcées. Deux ou trois mille individus, parmi lesquels il y avait beaucoup de demi-solde, entrèrent dans la cour. Le centre de la ligne formée par la garde nationale se porta en avant, dans la crainte du pillage ; c'est à cet instant que le feu prit dans une des cheminées du château.

Un moment après, on hissa le pavillon tricolore : il était onze heures (1) ; plusieurs canons et caissons entrent dans la cour par la grille du côté de la rivière. Criez donc *vive l'empereur!* disaient des épauletiers à la 11e légion, placée au bas de l'escalier des appartemens du Roi : un morne silence fut sa réponse.

Un officier, entrant par la même grille, portait un bouquet de violette à sa boutonnière, et disait avec joie : *la violette pousse vite!* Elle passe de même, lui cria un grenadier de la 11e.

(*k*) Un des adjudans-commandans du château, M. Augier (2), chevalier de Saint-Louis et membre de la Légion d'honneur, portait à sa boutonnière, le 20 mars

(1) M. Gallais se trompe lorsqu'il dit, dans son *Histoire de la révolution du 20 mars*, que la garde du château fut relevée par la garde dite *impériale ;* elle l'a été par la garde nationale, seule joie qu'elle eut dans cette fatale journée.

(2) Il a été destitué.

à sept heures du matin, le ruban de ces deux ordres, séparé par le ruban blanc; à huit heures, le lis, la croix de Saint-Louis et la cocarde blanche avaient disparu. C'était prendre de bonne heure ses précautions. Ce qui est remarquable, c'est que les officiers supérieurs de l'état-major de la garde nationale et la garde nationale elle-même portaient tous leurs ordres et la cocarde blanche à la garde descendante, qui n'eut lieu qu'à 3 heures.

(*l*) Des journalistes stipendiés ont osé dire que l'usurpateur entra aux Tuileries porté sur les bras de ses officiers; le fait est faux.

Il monta l'escalier, au flambeau, dans un profond silence. Des cris forcenés, sans doute, retentissaient à ses oreilles; mais aussi un triple mur de fer l'environnait. Deux ou trois cents épauletiers de tous grades tenaient leurs épées nues, et menaçaient l'imprudent qui se serait approché. C'est ainsi que le tyran fit son entrée dans le palais de nos Rois.

(*m*) On assure que dans le nombre des voitures qui formaient le cortége de Buonaparte, deux étaient parfaitement semblables, hermétiquement fermées, et placées à une certaine distance l'une de l'autre; dans chacune de ces voitures étaient deux individus habillés exactement de la même façon. Ces deux individus étaient censés représenter Buonaparte et Bertrand. On se demandera, sans-doute, à quoi pouvait servir ce manège; le voici: Dans le cas où on eût attaqué l'une des deux voitures, les malheureux qui y étaient renfermés eussent sans doute péri, et le tyran eût été sauvé. Mais, dira-t-on encore, si on eût attaqué les deux voitures? On

répondra à cela, que Buonaparte n'était dans aucune, et que c'était-là encore une de ses ruses.

Les chasseurs qui escortaient ces voitures, tenaient la pointe du sabre en avant, et couraient au grandissime galop.

(*n*) Des personnes dignes de foi, rapportent qu'un des agens de la police de Buonaparte, chargé de distribuer de l'argent à la basse classe, allait chaque jour faire cirer ses bottes au passage Montesquieu, et donnait 5 fr. *à l'artiste*, afin qu'il débitât à ses habitués ce qui lui était raconté. Ce qui fit dire à cet artiste que bientôt il serait assez riche, et cesserait de travailler.

La corruption s'étendait à toutes les classes!

(*o*) Un homme de lettres de beaucoup d'esprit a porté au plus haut degré la bassesse et la flatterie : il a transformé ce repaire en un banquet où les jeux et les ris ont réuni tout ce qu'il y a d'aimable et de galant. On ne croirait pas cela, si on ne l'avait lu dans un article de la Gazette de France du 22 avril 1815. Voici les propres paroles de M. Jouy, membre de l'Institut, alors *Censeur impérial* attaché à ce journal :

« Le fond du caractère français est un mélange de gaieté, de bravoure et de turbulence qui ne se trouve chez aucun autre peuple. . . . . . . . . . . . . . . . . C'est au palais royal. . . . . . . . que la révolution a commencée ; c'est au même lieu, et presque au même endroit, qu'elle s'achève. Le théâtre connu sous le nom de Montansier a dû la vogue dont il a joui pendant quinze ans, aux lazzis des *Jocrisse* et aux sottises des Cadet Roussel, si dignement représentés par Brunet, dont ils ont fondé la gloire. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Après avoir ruiné quelques entrepreneurs de marionnettes, ce théâtre fut transformé, par un achitecte habile, en un vaste café dont le propriétaire n'afficha d'abord que la modeste prétention de doubler le *Café des Aveugles*, et qui ne put obtenir sous le gouvernement paternel le droit d'avoir un orchestre, même pour jouer l'air *vive Henri IV!* Le conseil des ministres d'alors décida, sur le rapport du confesseur de M..... que le salut des ames du Palais-Royal, s'opposait à ce qu'on achalandât de nouveau cette succursale de Satan. Ceux que la beauté du local y attirait, furent réduits à boire tristement leur bouteille de bierre dans un lieu consacré pendant long-temps à la joie et au plaisir.

« Ce café, par une sorte d'analogie avec leur position, devint l'asile des militaires à demi-solde, qui venaient s'y entretenir de leurs craintes et de leurs espérances, et boire secrètement dans un lieu public, à la santé du *Père la Violette.* La nouvelle du débarquement de l'Empereur y fut connue presque aussitôt qu'à la cour, et je laisse à penser avec quel enthousiasme elle y fut accueillie par ces braves frères d'armes. Je fus témoin du premier élan de leur joie, qu'ils se communiquaient, sans proférer une parole, en portant un doigt à leur cocarde, et en s'embrassant les larmes aux yeux. Dès ce jour le punch fut substitué à la bière.

« Du 5 mars au 19, la foule allait croissant au café Montansier, et les bouquets de violette, dont la police commençait à soupçonner l'emblême, s'y montraient à toutes les boutonnières. Le 19 au soir, plusieurs officiers, sous les yeux même des agens du gouvernement, s'abordèrent en se montrant la vieille cocarde tricolore qu'ils avaient religieusement conservée.

« Le lendemain, tous ces compagnons d'armes se formèrent en escadrons, et volèrent au-devant de l'Empereur; ce fut sur la route d'Essonne qu'ils donnèrent à leurs camarades rendez-vous pour le soir au café Mon-

tansier, dont la vogue et l'importance politique datent de ce jour mémorable. L'affluence y fut prodigieuse, et s'accrut encore les jours suivans. Les mots de citoyens et de patrie s'y faisaient entendre pour la première fois depuis dix ans, et l'énergie de 89 s'y montrait dépouillée de ces formes alarmantes qui pourraient en faire craindre les suites.

« Le buste de l'Empereur, apporté en pompe, fut élevé dans la place d'honneur; l'inauguration s'en fit par de nombreux couplets en l'honneur des armées françaises et de leur auguste chef, au bruit des airs nationaux rendus à la pureté de leur expression primitive.

« A ces chants de gloire et de liberté se mêlaient des vaudevilles plus populaires, et qui n'en sont pas moins français. Tous nos militaires sont chansonniers par nature, et, depuis le simple grenadier jusqu'au maréchal de France, chacun, au besoin, improvise la chansonnette dont il égaye ses bivouacs ou ses soirées de garnison. Presque toutes les chansons qu'a vu naître le café Montansier, sont le produit de la verve franche et naturelle de quelques militaires.

« Pendant les premiers jours qui suivirent l'arrivée de l'Empereur, ces concerts impromptus se faisaient sans ordre. Le troubadour d'estaminet, le casque en tête et le verre de punch à la main, montait sur une table, et, d'une voix ordinairement plus forte que juste, chantait des couplets où l'esprit et la gaîté tenaient souvent la place de la rime et de la raison. Mais comme les tribunes se multipliaient, et qu'il résultait un peu de cacophonie de leur rivalité, on a jugé convenable de placer sur l'avant-scène, au milieu d'une touffe de lauriers, une estrade destinée aux chanteurs, qui ne peuvent y monter que l'un après l'autre, et suivant l'ordre établi. Toutes ces chansons, recueillies par les soins d'un vieux soldat, nommé M. Pradel, vont devenir le manuel des camps.

« Ces soirées offrent un spectacle dont rien, jusqu'ici,

n'a pu donner l'idée. Le caractèe français s'y développe dans toute sa franchise, où se mêle un peu d'inconséquence. Gaîté, folie, enthousiasme de gloire, de liberté, dévouement absolu au souverain, amour de la patrie, tout en est; et ces teintes heurtées contribuent à donner à chacun des tableaux qui se succèdent une physionomie tout-à-fait originale. La joie s'y montre sous toutes les formes; le gros rire éclate dans tous les coins de la salle; les bons-mots, les saillies circulent de bouche en bouche, de table en table, et la gaîté va quelquefois jusqu'à l'ivresse.

« Militaires et bourgeois, confondus sous le nom de citoyens, expriment leur satisfaction de cent manières plus plaisantes les unes que les autres. Un gros passementier de la rue aux Fers place gaîment le bonnet d'un hussard sur sa perruque à trois marteaux, et, par réciprocité, le militaire à moustaches se coiffe du petit chapeau à trois cornes de l'honnête marchand. Les toasts *à l'Empereur, aux braves de l'île d'Elbe, à la Liberté, à la Constitution,* sont répétés en cris unanimes, auxquels on répond souvent par un chœur de malédictions sur les ennemis de la vieille France.

« La galanterie (même celle qu'on pourrait s'étonner de trouver au Palais-Royal) se fait remarquer dans un lieu où elle n'est pourtant pas de rigueur. La beauté ne perd point ses droits au café Montansier; les femmes, à quelque classe qu'elles appartiennent, y sont environnées de soins et d'hommages : si la protection des braves qui les admettent à leurs jeux ne peut attirer sur elles une considération que la plupart de ces dames n'ambitionnent pas, du moins leur assure-t-elle les égards que l'on doit à leur sexe.

« Le punch brûle de tout côté, la bière mousse dans tous les verres, et les refrains de chansons se mêlent aux cris des garçons qui s'égosillent pour écarter la foule, et aux invitations du maître du café, qui surveille

toutes les parties du service avec une vigilance imperturbable. Cependant, les bouteilles se cassent, les bôls se renversent; l'un tache son habit, l'autre brûle sa robe; et de tous ces incidens se compose le tableau le plus piquant dont on puisse se faire l'idée.

« De pareilles scènes, qui se répètent de sept heures du soir à minuit, depuis un mois, n'ont pas encore satisfait la curiosité des amateurs, qui obstruent l'escalier, les corridors et les avenues du café Montansier, où quatre factionnaires ont peine à contenir une multitude impatiente de s'introduire dans les salles. Depuis quelques jours l'affluence est telle qu'elle devient préjudiciable aux intérêts du maître de cette maison, pour qui cette foule immense a les mêmes inconvéniens que pourrait avoir la solitude la plus complète. »

Quand on pense que l'auteur de cet article a fait l'opéra de *Pélage;* qu'il a été admis à l'Institut sous le gouvernement royal, la plume échappe des mains! Pourquoi n'existe-t-il pas de signes dans la langue française qui, à défaut de mots, puissent peindre la juste indignation dont on est saisi!!!!

(*p*) A la suite d'une de ces orgies, une troupe de sous-officiers de la garde impériale entra sous les galeries du Palais-Royal, par le côté du théâtre; tous portaient des torches enflammées. Ils firent le tour du jardin, et allaient passer sous les galeries de bois, qu'ils auraient indubitablement incendiées, sans le courage de M. D...u, libraire, grenadier de la onzième légion, dont l'établissement est sous les mêmes galeries.

Cette troupe ivre poussait des cris de forcenés. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que M. D...u parvint à faire éteindre les torches. Plusieurs les jetèrent, en-

flammées, dans le jardin alors fermé : il était près de minuit.

(*q*) La plupart des faits que je viens de rapporter, sont connus de tout Paris; mais ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est l'épouvantable catastrophe qui devait terminer tous ces complots, et couronner par un attentat inoui, ce système de démoralisation. C'est le massacre des royalistes, préparé, organisé au milieu de la capitale par les coriphées de ces orgies licencieuses. Tandis que les vrais Français se livraient à l'espoir prochain de revoir leur légitime souverain, les nouveaux septembriseurs, encouragés par les fureurs démagogiques de quelques prétendus représentans du peuple, aiguisaient leurs poignards, et attendaient en silence l'ordre de commencer cette horrible boucherie. L'on se souvient qu'un des pairs de Buonaparte déclara hautement que dans son département, l'un des moins considérables, plus de quatre-vingt personnes avaient été enlevées de leur domicile sans instruction préalable, sans aucune forme légale. Eh bien! des mesures à-peu-près semblables avaient été prises dans la plupart des départemens. Par-tout des symptômes d'une Saint-Barthélemy générale se manifestaient d'une manière effrayante. Des listes de proscription étaient dressées, les maisons marquées, les victimes désignées. Déjà, dans un grand nombre de villes, et notamment dans le Midi, on avait préludé à ce massacre par des assassinats partiels. Les royalistes y étaient comprimés au point de n'oser se montrer à leurs croisées, sans être exposés à des injures, à des menaces, et même à des coups de fusil. C'est dans ce dessein qu'on avait formé

ces fédérations de faubourg à faubourg, de ville à ville, de département à département, *afin*, disait-on, *de nettoyer le ménage en une seule fois*, ou, pour parler plus clairement, afin de ne laisser à aucune victime le moyen de s'échapper. Il semblait que l'enfer de 1793, comme l'a dit un de nos meilleurs journalistes, eût ouvert ses gouffres, pour revomir sur la France tous ses démons révolutionnaires.

Des renseignemens qu'on ne pouvait mépriser ni révoquer en doute, annonçaient que le complot devait avoir lieu peu de jours après le départ de l'empereur qui, dans une dernière promenade faite au faubourg Saint-Antoine, avait recommandé à ses fidèles fédérés le soin *d'épurer la capitale*. Aussi, dès le lendemain de son départ, un mouvement extraordinaire se fit remarquer dans divers quartiers de la ville. Les restaurateurs du Palais-Royal, des Tuileries, des boulevards du Temple et du jardin des Plantes, avaient leurs salons remplis d'un grand nombre d'officiers à demi-solde, qui affectaient de s'être rencontrés par hasard, tandis que tout annonçait un rendez-vous assigné avec la plus grande ponctualité. Partout une joie féroce présidait à ces repas; par-tout des toasts étaient portés à la destruction des royalistes, avec un ensemble, une frénésie qui répandaient l'effroi dans le voisinage. En même temps des rassemblemens considérables se formaient à la place Louis XV, au boulevard Bourdon, devant le jardin des Plantes, devant l'Odéon. Le café Montansier retentissait des mêmes hurlemens, des mêmes cris de sang qu'on avait entendus dans les sallons des restaurateurs. Entre onze heures et minuit, un grand nombre d'hommes de la même espèce se trouvèrent réunis dans un des carrés

des Champs-Elysées. Des vedettes étaient placées de distance en distance, écartant à coups de sabre et avec des juremens horribles le promeneur tardif qui regagnait ses foyers. Il paraît que c'est dans ces réunions nocturnes que devaient être déterminés le jour et l'heure du massacre général; que l'ordre en était attendu par les *frères et amis* qui devaient l'exécuter dans les départemens. On se souvient qu'à la même époque un bruit sourd s'était répandu dans Paris, que les fédérés devaient assaillir les corps-de-garde, et commencer le signal de la destruction par le désarmement de la garde nationale. Heureusement les soins de la Police, et surtout l'attente des grands évènemens qui se préparaient sur les bords de la Meuse, firent suspendre jusqu'au 21 juin l'exécution du complot (1). Par un bienfait de la providence, le retour inattendu de leur chef, venant se cacher au milieu d'eux, déconcerta de nouveau les méchans. Son abdication, faite dès le lendemain, la proclamation de son fils commandaient d'autres mesures, et ces mesures demandaient à être discutées et sanctionnées par les deux Chambres. Ce retard nous sauva. Depuis ce moment les complots des assassins et des pillards, remis de jour en jour, furent ajournés, dit-on, au 2 juillet, mais ne sont point encore abandonnés.

---

(1) Les prisonniers d'état détenus à la Force ont éprouvé les plus vives alarmes du projet de ce massacre; plusieurs ne se sont pas couchés. M. Beau, concierge de cette prison, nous avait déclaré qu'à la première annonce du danger, il nous ferait évader par une issue secrète. Je consigne ici ce fait, parce qu'il est très honorable pour M. Beau, qui a aussi fait tout ce qui a été en son pouvoir pour adoucir notre captivité.

( *Note de l'imprimeur.*)

C'est donc à la marche rapide des alliés, à leur présence autour de nos murs, à la surveillance active du grand nombre de pères de famille qui composent la garde nationale, que nous sommes redevables de la vie et de la conservation de nos foyers.

(*r*) Grace aux censeurs des journaux, rien de raisonnable n'y était plus inséré. Voici la tactique qu'on employait pour donner des nouvelles de *commande* : il y avait un bureau où elles se fabriquaient. Chaque censeur en emportait une copie; ensuite on faisait des changements au style, afin qu'annoncé dans chaque journal, le même fait parût être su par plusieurs, et lui donner ainsi plus d'importance.

(*s*) On raconte que le rédacteur chargé de la partie des spectacles dans un des journaux quotidiens, en rendant compte de la *Folle journée* ou *le Mariage de Figaro*, annonçait que le public avait applaudi avec enthousiasme le passage du monologue où Figaro parle de la censure. Le *prudent* censeur crut de son devoir de supprimer ce passage. Que ne doit-on pas dire aussi du *Nain-Jaune*, mieux nommé *Nain-Rouge* ou de l'*île d'Elbe*, qui a eu la scélératesse de vouer constamment aux poignards tous les serviteurs du Roi, avec cette désignation de *chevaliers de l'éteignoir!* Ce misérable journal a, plus qu'aucun autre, contribué puissamment au régime affreux qui vient de finir (1).

Un journal (l'*Indépendant*) n'a-t-il pas fait un article abominable sur la famille royale!

(1) La police vient de supprimer le *journal des Arts*, dont les principes et le mauvais esprit étaient absolument les mêmes que ceux du *Nain-Jaune*.

Qui n'a pas été saisi d'effroi à la lecture des 140 premières pages du sixième volume du *Censeur?* Comment la justice n'a-t-elle pas déjà puni exemplairement les auteurs de ce tissu d'infamie !

(*t*) Ne serait-il pas temps de marquer d'un cachet réprobateur tous ces Caméléons politiques qui, changeant d'un jour à l'autre d'opinion et de livrée, sont prêts à vendre, pour une place ou un morceau de ruban, leur conscience au premier parti qui se présente, pourvu qu'il soit le plus fort? Trois mois de désordre, de révolte, de trahison et de lâcheté, ont prouvé suffisamment, ce me semble, *que les hommes à qui tous les gouvernemens conviennent, ne conviennent à aucun gouvernement.*

(*v*) Peu de jours avant son départ pour l'armée, Buonaparte visitant les fortifications de Belleville, où travaillaient des fédérés, et notamment un grand nombre d'ouvriers de R*** L*** (1), leur adressa ces paroles remarquables : « Si les Parisiens s'endorment aux dan-« gers de la patrie, c'est à vous de les réveiller. Je vais « combattre les ennemis du dehors; vous aurez des « armes, vous me répondrez de ceux que je laisse der-« rière moi. » — Et dans une autre circonstance, en parlant de la capitale : « Il faut épurer cette ville cor-« rompue, cette moderne Babylone. »

---

(1) Le caissier de ce même individu a le plus puissamment contribué à la formation des premiers corps de fédérés; on l'a vu faire partie des orgies appelées *repas de l'Ecole militaire.* Ce caissier a reçu la croix d'honneur de Buonaparte, pour prix de sa belle conduite.

C'est vous, propriétaires, négocians, artistes; vous tous sans distinction de parti, dont la fortune offre quelqu'appât à l'avidité, que le tyran avait désignés aux poignards des forcenés qu'il appelait *son armée grise*. Faut-il donc s'étonner d'après cela de leur audace, de leurs excès, des placards incendiaires qu'ils affichaient, des listes de proscription qu'ils dressaient et faisaient circuler publiquement jusque parmi cette garde, instituée pour la sûreté de leurs concitoyens. Mais je le demande à tout homme sensé, le langage de Buonaparte n'était-il pas plutôt celui d'un chef de brigands que d'un souverain !

(*x*) Un marchand de la rue Saint-Denis, étant sur les buttes Saint-Chaumont, se reposait après un travail très-pénible. Un soldat de la garde impériale lui proposa de boire un verre d'eau-de-vie. Le garde national refusa poliment. « Je vois bien que tu es un royaliste, « lui crie le soldat. » Il le pousse rudement, et le fait tomber dans un fossé assez profond, où il se casse un bras.

Un autre garde national reçut un coup de sabre.

(*y*) Et cet autre énergumène qui engage ses collègues à ordonner *des Vendées patriotiques !*

Et M. Leg***, non moins ridicule et aussi sanguinaire, qui propose de mettre hors de la loi les sujets fidèles au Roi, *leurs ascendans et leurs descendans !* Quels êtres furibonds la lie des colléges électoraux n'avait-elle pas vomis dans le temple des lois ! C'est dans les forêts de l'Afrique, ou parmi les antropophages, que de pareils législateurs devaient tenir leurs séances !

(z) Le même système de mensonge eut lieu en 1813, lorsque M. Etienne, membre de l'Institut, chef de division à la Police, était le directeur du Journal de l'Empire.

*Voyez,* pour plus de détails, l'ouvrage ayant pour titre : *Campagnes de Buonaparte* en 1812, 1813 et 1814, par M. Breton de la Martinière, pag. 206 et suiv., *in*-8° (chez J. G. Dentu); la brochure de l'*Assassinat du duc d'Enghien,* etc., troisième édition, pag. 46, qui a paru en avril 1814; et l'*Etat de la France,* par M. Pichon, première édition, pag. 251 et suiv. (chez J. G. Dentu).

M. Etienne, qui a obtenu la croix d'honneur à l'arrivée de Buonaparte, était encore le directeur du Journal de l'Empire en juin dernier (1).

(*aa*) Je dois à la gloire de mon pays, à l'honneur du nom français, de citer ici un trait qui a été raconté par un des officiers supérieurs blessés à cette action mémorable.

Plusieurs corps de la garde impériale, disait-il, se signalèrent dans cette journée par un de ces actes de désespoir dont l'histoire n'offre que peu d'exemples. Placés sous le feu de la mitraille qui renversait des rangs entiers, ils étaient remplacés incontinent par des corps nouveaux qui s'avançaient avec la même intrépidité, sûrs de trouver la mort sur les cadavres mêmes de leurs camarades. En vain le commandant anglais s'avance et leur crie de se rendre; il n'obtient point de

(1) *Voyez* son discours prononcé aux Tuileries, le 2 avril 1815, en tête de la députation de l'Institut.

réponse. Le carnage continue, et des carrés entiers disparaissent. L'officier anglais s'élance une seconde fois en avant, leur répète la même invitation, promettant de les traiter avec tous les égards dûs au courage malheureux. « *La garde impériale meurt et ne se rend pas.* » Telle fut leur réponse. En même temps ils font un demi-tour, et tirant à bout portant les uns sur les autres, ils se donnent la mort, pour ne point la recevoir de la main des ennemis, tandis que ceux-ci, frappés de stupeur, peuvent croire à peine à l'étrange spectacle qu'ils ont sous les yeux.

(*bb*) Il avait si peu de confiance, même dans ses amis les fédérés qui, pour 40 sols, venaient l'applaudir sous ses croisées, qu'il ne se montrait à eux qu'à travers une espèce de *vasistas*. En général il avait tellement peur, qu'il était sans cesse cuirassé de la tête aux pieds, de sorte qu'à cheval il n'avait pas mal de ressemblance avec Sancho Pança. On sait que les jours de revue toutes les grilles de la cour des Tuileries étaient fermées, et la garde nationale entourée de la garde impériale. — Et c'est ce poltron éhonté que ses partisans nous vantent comme un grand homme, comme le premier capitaine du monde !

(*cc*) Tandis que Buonaparte fuyait du champ de bataille, en abandonnant au fer ennemi les victimes de sa féroce ambition, Louis XVIII, quoique méconnu par ceux qu'on venait de vaincre, ne voyait en eux que des enfans égarés et malheureux : dès le commencement de l'action il fait promettre vingt francs pour chaque prisonnier français qu'on ramènera au quartier-général. Il est inutile de dire que cette attention paternelle sauva

les jours d'un grand nombre de fugitifs qui eussent trouvé la mort, soit dans des combats partiels, soit sous le fer des nombreux corps de cavalerie qui poursuivaient les restes de notre armée. Le Roi se hâta d'envoyer à Bruxelles des secours pécuniaires pour les blessés, qu'il avait déjà spécialement recommandés à l'humanité des vainqueurs. On sait avec qu'elle générosité lord Wellington s'acquitta de cette tâche honorable. — L'usurpateur méritait-il des soldats aussi dévoués, et Louis XVIII des sujets aussi peu reconnaissans!!!

(*dd*) Buonaparte, après sa défaite de Fleurus, venait d'arriver à l'Elysée-Bourbon; madame Hortense y court, et le voyant abattu, se jette à ses pieds, le conjurant de ne pas perdre courage, ajoutant qu'il fallait rallier ses troupes; que la France avait des ressources, et que tout n'était pas perdu, etc. Buonaparte, après l'avoir considérée un instant dans cette attitude, lui répondit froidement : « Je vous ai vue bien petite dans ce pa-« lais, vous étiez bien jolie alors. » Celle-ci se releva furieuse, sortit du palais, et n'y rentra plus depuis.

(*ee*) Les malheurs que cette dernière guerre, ou plutôt *cette campagne de quelques jours*, attira sur la France, sont incalculables, et pourtant ils ne sont rien en comparaison de celui dont nous étions menacés trois mois auparavant. Ce dernier aurait entraîné irrévocablement la ruine et le démembrement de notre patrie. Ce n'est pas seulement, comme on le croit, sur la trahison des chefs de l'armée et le dévouement des soldats égarés, que Buonaparte, en débarquant à Cannes, avait fondé ses espérances, c'est sur une entreprise déjà calculée dans l'île d'Elbe, et ordonnée en secret dès son entrée

à Grenoble ; entreprise dont le succès aurait mis en son pouvoir toute la famille des Bourbons , si la Providence n'eût veillé sur la race de Saint-Louis.

On se souvient avec effroi du coup de main tenté le 11 mars par le général Lefevbre-Desnouettes et les frères Lallemand. On sait que ce jour même cette troupe de rebelles devait arriver à Senlis. Sans le général Lions, sans le maréchal Mortier, rien n'empêchait l'exécution de ce complot infernal. Le Roi et son auguste famille, surpris sans défense dans la capitale, tombaient au pouvoir du monstre qui se pavanait, il y a douze ans, de la pourpre consulaire, « parce qu'elle « était teinte du sang d'un Bourbon. » Les résultats qu'aurait eu un pareil évènement, effraient l'imagination ; la pensée s'arrête et la plume tombe des mains.

Honneur, gloire et reconnaissance éternelle aux braves qui, au milieu de tant de perfidies , sont restés fidèles à la cause du meilleur des Rois. Honte et malédiction aux traîtres qui, vendus à l'usurpateur, ont déchiré leur patrie et déshonoré le nom français.

FIN DES NOTES.





University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
HF
L2174c
Author Lamartellière, Jean Henri Ferdinand
Title Conspiration de Buonparte.

